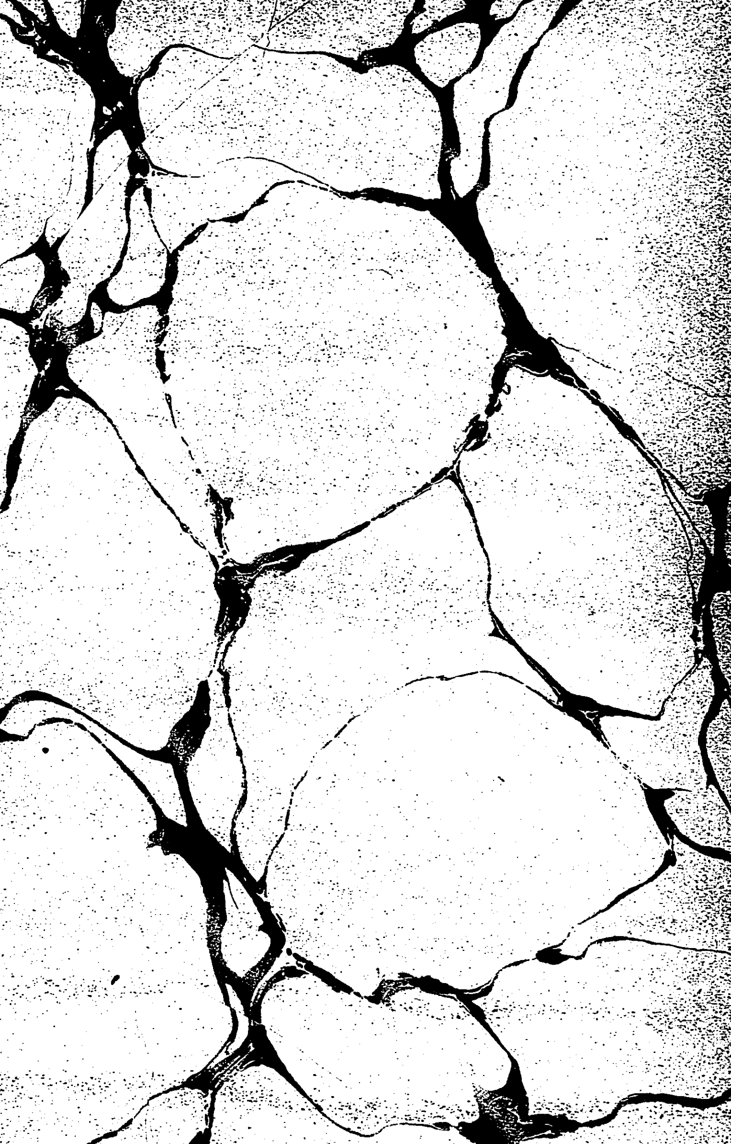


# LE
# Protestantisme libéral

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

**Le Logos d'après Philon d'Alexandrie.** — *Genève*. Schuchard, 1877; in-8° de 94 pages (en dépôt chez Fischbacher, *Paris*).

**De anno dieque quibus Polycarpus Smyrnae martyrium tulit.** — 1880, in-8° de 65 pages (en dépôt chez Fischbacher, *Paris*).

**La Doctrine du Logos dans le quatrième Évangile et dans les Œuvres de Philon.** — *Paris*. Fischbacher, 1881; gr. in-8° de 181 pages.

**La Religion à Rome sous les Sévères.** — *Paris*. Leroux, 1886; gr. in-8° de 302 pages (*épuisé*). Ouvrage traduit en allemand par le professeur Gustave Krüger : **Die Religion zu Rom unter den Severern.** — *Leipzig*. Hinrichs, 1888.

**Les Origines de l'Épiscopat.** — *Étude sur la formation du gouvernement ecclésiastique au sein de l'Église chrétienne dans l'Empire Romain*. — 1re partie. — *Paris*. Leroux, 1894; gr. in-8° de VI et 538 pages (t. V de la « Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sciences Religieuses »).

**La Résurrection d'une Apocalypse. Le Livre d'Hénoch.** — Conférence faite à la Société des Études Juives, le 19 novembre 1893. — *Paris*. Durlacher, 1894.

**Paroles d'un Libre-Croyant.** — *Paris*. Fischbacher, 1898. — 1 vol. in-12 de 324 pages. — Ouvrage traduit en allemand par M. H. Buck : **Religiœse Reden.** — *Berlin*. Schwetschke, 1902.

**Le Quatrième Évangile,** *son origine et sa valeur historique*. — *Paris*. Leroux, 1901; 2e édition, revue, 1902; gr. in-8° de VIII et 350 pages (t. XIV de la « Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sciences Religieuses »).

**Revue de l'Histoire des Religions,** publiée sous la direction de M. Jean Réville, depuis 1884. — *Paris*. Leroux; 2 vol. en 6 livraisons par an.

# LE

# Protestantisme libéral

## SES ORIGINES

## SA NATURE, SA MISSION

PAR


JEAN RÉVILLE

Professeur adjoint à la Faculté de théologie protestante de l'Université de Paris





PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER

33, RUE DE SEINE, 33

—

1903

# PRÉFACE

« Qu'est-ce que le protestantisme libéral? Dans quel livre pourrions-nous trouver un exposé du protestantisme libéral, suffisamment clair et dégagé des controverses théologiques et ecclésiastiques, pour être accessible à des lecteurs qui ne sont pas théologiens de profession, ni familiarisés avec les controverses protestantes? »

Bien souvent ces questions, ou d'autres analogues, m'ont été adressées par des hommes de provenance diverse, d'origine catholique ou protestante, simplement désireux de s'instruire, ou inquiets de s'éclairer sur les questions religieuses, pour lesquelles ils ne trouvaient plus de solutions satisfaisantes dans les catéchismes traditionnels et dont ils ne pouvaient, néan-

moins, méconnaître l'extrême importance, soit pour leur propre vie spirituelle, soit pour la vie sociale.

C'est à de pareils besoins que je voudrais répondre dans ce petit livre. Les rares ouvrages dans lesquels ce sujet a été traité parmi nous, sont presque tous déjà anciens et marqués à l'empreinte des polémiques intérieures dans les églises protestantes. Je voudrais ici, ne faire aucune controverse, ne pas parler en homme de parti, ni en prédicateur, mais en professeur de science religieuse, préoccupé d'instruire ses lecteurs et de leur fournir les matériaux qui leur permettent de se faire à eux-mêmes des convictions personnelles. Assurément, je ne prétends pas dissimuler que le protestantisme libéral a toutes mes sympathies et que j'aborde cette étude en libre croyant. Mais j'espère avoir acquis, dans une pratique déjà longue de l'enseignement historique, une aptitude suffisante à décrire avec impartialité les croyances ou les doctrines de toutes les religions et de toutes les confessions, pour être capable de tracer un

tableau désintéressé et loyal d'une conception religieuse à laquelle j'adhère.

La discussion des idées religieuses traditionnelles, dans divers passages de ce livre, n'est pas provoquée par le désir de confondre des adversaires. Si j'avais voulu faire un ouvrage de controverse, j'aurais donné à cette discussion de bien autres proportions et je n'aurais guère eu de peine à réfuter la tradition orthodoxe d'une manière beaucoup plus complète. Mon unique but a été de montrer, comment et pour quelles raisons les protestants libéraux ont été amenés à rejeter certaines doctrines traditionnelles et en sont arrivés à professer le christianisme tel que je l'expose.

Les divers chapitres de ce petit livre ont été présentés à un public nombreux et extrêmement attentif, en une série de cinq conférences que j'ai faites à Genève, en Novembre de cette année, à la demande et sous les auspices de la Section genevoise de l'*Union suisse du Christianisme libéral*. Je suis seul responsable néanmoins des pages qui suivent. Les vaillants amis qui

représentent le protestantisme libéral à Genève m'ont simplement encouragé à les publier. J'espère qu'elles rencontreront un accueil aussi bienveillant auprès des lecteurs qu'auprès des auditeurs, c'est-à-dire qu'elles seront lues avec le même sérieux, avec la même attention réfléchie et sans parti-pris, qui caractérise cet admirable auditoire genevois. Un grand nombre de ceux qui étaient là ne partageaient pas les principes de l'Union. Mais ils tenaient à entendre un exposé complet des enseignements essentiels du protestantisme libéral, afin de pouvoir préciser leurs idées à son égard et de se faire librement, en hommes réfléchis, une opinion raisonnée à son sujet. De pareils auditoires ne se trouvent que dans les cités où l'esprit public a été formé depuis des siècles à l'école du libre examen.

J'ai pris pour titre de ce volume : *Le Protestantisme libéral*, parce que la conception de la religion et du christianisme qui y est exposée, a pris naissance dans le protestantisme et que là seulement elle a

pris corps dans des communautés religieuses régulièrement organisées. Mais ce que je dis du « protestantisme » libéral, s'applique aussi bien à toute conception analogue en dehors des églises protestantes. J'aurais pu l'intituler tout aussi bien : *le Christianisme libéral.*

Je n'ai pas la prétention d'apprendre quelque chose à ceux qui sont au courant des discussions soulevées dans le protestantisme par les problèmes religieux du temps actuel. J'ai encore bien moins la présomption d'avoir renouvelé le protestantisme libéral. Toute mon ambition se borne à avoir relié et coordonné, dans un exposé d'ensemble, ses principes et ses conceptions essentielles sur les points les plus importants pour la vie religieuse et morale de la société contemporaine. Je me suis efforcé surtout de montrer chaque fois, pour quelles raisons et par suite de quelle évolution rationnelle, le protestantisme libéral en est arrivé à ses conclusions actuelles. La meilleure explication d'un phénomène historique, c'est d'en reproduire

la genèse. Aussi bien n'ai-je pas voulu épuiser tous les articles du programme protestant libéral. Il m'a paru suffisant d'en donner un aperçu général et de ne m'arrêter un peu plus longuement que sur les points les plus caractéristiques.

Je me suis fait un devoir de parler avec la plus entière franchise, sans céder à aucune considération d'opportunisme. Où donc la sincérité absolue est-elle une obligation plus sacrée que sur le terrain de la vie religieuse et morale? La longue pratique de la méthode scientifique dans les études historiques rend cette sincérité aisée, parce qu'elle nous habitue à conformer notre jugement aux faits dûment observés, au lieu de prétendre plier les faits à nos préférences personnelles ou à les dissimuler sous prétexte de ménager les opinions reçues. Dans le domaine religieux comme partout ailleurs, l'observation critique des phénomènes de la vie spirituelle et l'expérience sont les conditions indispensables d'une bonne méthode.

Paris, le 15 Novembre 1902.

# I

## La genèse du protestantisme libéral.

### Il est l'expression moderne du principe de la Réforme

Le protestantisme libéral n'est pas un système religieux fermé, rigoureusement défini dans une confession de foi ou dans un catéchisme officiel. Il est essentiellement individualiste. C'est une conception générale de la religion, notamment de la religion chrétienne, sous le couvert de laquelle peuvent exister un grand nombre de doctrines particulières différentes. De là vient justement la difficulté de décrire *le* protestantisme libéral, c'est-à-dire de faire ressortir ce qui constitue son unité, parfois cachée aux regards de l'observateur superficiel sous ses nombreuses variétés.

Le temps n'est pas loin encore où une pareille déclaration eût suffi à le disqualifier d'emblée. Le critère de la valeur d'une religion passait pour être le caractère immuable de ses institu-

tions et de ses doctrines. Montrer les variations du protestantisme, c'était pour de grands esprits l'équivalent de sa condamnation irrémissible. L'histoire mieux connue et l'étude scientifique des religions modernes ont complètement dissipé cette illusion. Personne, du moins parmi les hommes instruits, n'écrirait plus aujourd'hui l'*Histoire des Variations*, de Bossuet. D'une part, en effet, l'histoire moderne a montré d'une façon éclatante que les religions les plus vivantes et les plus fécondes sont justement celles qui offrent le plus de variétés individuelles dans l'unité de leurs principes essentiels ; d'autre part, l'histoire du passé nous a appris que toutes les religions ont leurs variations, d'autant plus marquées qu'elles sont plus actives. Celles mêmes qui se sont le plus étroitement rivées à la lettre d'un texte sacré ou aux décrets d'une autorité dogmatique, trouvent encore moyen d'échapper par les variétés de l'interprétation et des commentaires, au froid glacial de l'uniformité immuable[1]. Partout où il y a vie, il y a

[1] Quiconque étudie de près l'Eglise catholique contemporaine, sait combien se cachent de rivalités entre les hommes et de luttes entre des principes contraires, sous l'apparence majestueuse de son unité extérieure. Le dernier dogme de l'Eglise romaine n'a pas un demi-siècle d'existence légale. A combien d'interprétations

mouvement, changement, évolution organique. Seules les religions mortes sont définitivement figées dans des formes invariables.

Le protestantisme libéral ne cherche donc pas à dissimuler ses variétés. Il serait plutôt disposé à y voir une preuve de sa vitalité. Mais il prétend être plus qu'un assemblage de convictions ou de pratiques religieuses purement individuelles. Il a un certain nombre de principes essentiels, communs à tous ses adhérents et auxquels se rattachent leurs variétés individuelles. Ce sont ces principes qui constituent son unité morale et qui le caractérisent au milieu des autres manifestations religieuses contemporaines.

Le premier de ces principes, que l'on peut à bon droit considérer comme fondamental, c'est que la religion ne consiste pas dans l'adhésion à un ensemble de doctrines métaphysiques ou dogmes, mais en une disposition religieuse de l'âme qui se manifeste par une vie morale correspondante. De là vient précisément sa très

différentes n'a-t-il pas donné naissance, ce dogme qui, plus qu'aucun autre, semblait devoir sceller l'unité absolue de l'Eglise !

grande tolérance intellectuelle et la facilité avec laquelle il admet dans son sein des opinions individuelles variées. Le protestantisme libéral, c'est tout d'abord le protestantisme anti-autoritaire, opposé à toute servitude intellectuelle et à tout *credo* obligatoire. Du moment, en effet, que ce qui régénère l'homme et le sauve en l'arrachant à la mort spirituelle ou au mal, ce n'est pas l'adhésion à certaines doctrines théologiques telles que la Trinité ou la Prédestination, ni la pratique de certains rites ou sacrements tels que la Messe ou la Confession, il est clair qu'il n'y a plus aucune raison d'imposer ces doctrines ou d'autres semblables ni de rendre obligatoire la participation à de tels sacrements. Ce qu'il faut, c'est de développer en soi-même et de répandre autour de soi les principes de vie religieuse et morale qui éclairent, relèvent et fortifient l'esprit et la volonté. Or l'adhésion morale, l'assentiment à la foi religieuse ne peuvent pas s'obtenir par contrainte ; il y faut la libre persuasion, l'instruction, la propagande spirituelle, la sainte contagion de la vérité et du bien.

Le protestantisme libéral est ainsi, comme son nom l'indique, une religion de liberté spirituelle. Il est né, il a grandi avec le libéralisme et la tolérance, fleurs exquises de la haute culture,

en qui s'épanouit la dignité de l'âme humaine et qui, partout où elles peuvent prendre racine, sont les messagères du progrès spirituel. Toutefois si le libéralisme proscrit toute contrainte sur le domaine de l'esprit, cela ne signifie pas qu'un libéral soit un indifférent pour lequel toutes les doctrines sont également bonnes. Il a ses préférences ; il adhère aux unes ; il repousse les autres. Il croit à l'action salutaire de ce qu'il reconnaît comme la vérité, aux conséquences funestes de l'erreur. Et s'il ne s'adjuge pas le droit d'imposer la vérité, ou de persécuter l'erreur, il a pour devoir de propager l'une et de combattre l'autre par les moyens légitimes.

Le *protestantisme libéral* n'est pas simplement le *libéralisme protestant*. Un croyant orthodoxe mitigé[1] peut pratiquer le libéralisme. Il ne sera pas, pour cela, un protestant libéral. L'usage a donné à cette dénomination un sens plus défini. Ce que nous appelons dans nos pays

[1] Un croyant strictement orthodoxe ne peut pas être libéral sans inconséquence. L'orthodoxie, en effet, dans chaque église, prétend être la vérité divine seule capable de procurer le salut. Il n'est pas possible de professer une pareille doctrine et d'admettre en même temps la légitimité de doctrines différentes au sein de la société religieuse. Le terme d' « orthodoxe mitigé » est contradictoire ; on ne peut pas, de sa propre autorité, faire un

de langue française le *protestantisme libéral*, ce que l'on appelle ailleurs le *protestantisme large* ou *moderne* ou encore *progressiste*, ce n'est pas seulement le libéralisme en matière de dogmes ou de doctrines, c'est encore un ensemble de convictions différentes des doctrines traditionnelles des églises protestantes, mais qui n'en sont pas moins considérées par leurs adhérents comme l'expression plus fidèle et mieux adaptée aux temps actuels, de l'esprit originel de la Réforme et de l'Évangile. Ce qui caractérise les protestants libéraux, c'est d'être à la fois indépendants de l'autorité de la tradition dans leurs églises respectives et de prétendre néanmoins demeurer fidèles aux principes fondamentaux de la Réformation et de la religion chrétienne telle que Jésus-Christ l'a enseignée, non pas en reproduisant ces principes d'une façon servile et sous les formes historiques où ils se sont tout d'abord manifestés, mais en les développant, en les continuant dans les conditions de l'évolution actuelle de la société et de

triage dans l'ensemble des vérités divines, sans substituer son autorité individuelle à celle de la vérité divine. Je désigne ainsi ceux qui naïvement se croient orthodoxes, sans admettre le dogme dans son ensemble et qui subissent, malgré eux, l'influence du libéralisme.

la civilisation. Voilà ce qui doit justement faire l'objet de nos explications, et voilà ce qui ne se peut bien comprendre qu'à la lumière de l'histoire. La genèse historique du protestantisme libéral nous fera saisir sa légitimité et nous fera reconnaître en lui, la forme naturelle et logique de l'évolution du christianisme dans la société moderne.



Le protestantisme libéral moderne est sorti du protestantisme traditionnel, en vertu des mêmes causes qui, au XVIe siècle, ont fait surgir de l'Église catholique la Réforme. Il n'est pas, comme des juges mal instruits se plaisent parfois à le dire, le fruit du caprice, de l'imagination individuelle ou des négations de quelques théologiens avides de changement.

La Réforme du XVIe siècle est fille de la Renaissance. Lorsque celle-ci eut fait connaître les textes originaux des plus anciens écrits chrétiens et, surtout, lorsqu'elle eut inauguré des méthodes nouvelles et meilleures pour les lire et pour les comprendre, le contraste entre les enseignements et les institutions de l'Église catholique, d'une part, et les enseignements ou

les récits de la Bible d'autre part, provoqua une sainte indignation chez ceux qui étaient à la fois lettrés et pieux. C'est au nom de la Bible, au nom de la vérité chrétienne originelle enfin retrouvée dans des documents dignes de foi, qu'ils reprirent l'œuvre de réforme, vainement sollicitée depuis deux siècles par les meilleurs et les plus pieux des théologiens et des hommes d'Église. A l'autorité de l'Église, dépositaire de la tradition séculaire, ils opposèrent l'autorité de la Bible, qui fut dès lors le fondement du protestantisme.

Quand on se reporte ainsi aux origines de la Réforme, on constate que la Bible fut tout d'abord et par excellence pour les réformateurs une *autorité historique*. L'Église du XVI<sup>e</sup> siècle, représentée par ses évêques, ses papes et ses conciles, prétendait avoir conservé fidèlement la vérité chrétienne et les moyens de salut accordés à l'humanité pécheresse par Dieu en Jésus-Christ. Les réformateurs répondent : « Les plus anciens et les plus authentiques documents dans lesquels s'est conservé l'enseignement du Christ et des apôtres, attestent que cette prétention est fausse. La vérité chrétienne et les moyens de salut y sont tout autres que dans l'Église catholique. Le bon sens élémentaire

exige que nous accordions foi, plutôt aux témoignages directs et immédiats émanant du Christ et de ses apôtres qu'à ceux de l'Église, séparée de son fondateur par quinze siècles. La tradition qu'elle représente n'est plus qu'une formidable altération du véritable Christianisme. »

Qu'y avait-il de nouveau et de décisif dans cette thèse ? Ce n'était pas de considérer la Bible comme le dépôt de la révélation divine, le livre sacré en qui se trouve la vérité chrétienne. L'Église catholique n'y contredisait pas. Ce qui est le propre des réformateurs et ce qui les amène à se révolter contre l'Église, c'est en fin de compte uniquement ceci : le témoignage de la Bible a plus de valeur que celui de la tradition représentée par l'Église, pour nous faire connaître le salut tel que Jésus-Christ l'a apporté aux hommes ; en d'autres termes, la Bible a une autorité historique supérieure à celle de la tradition.

Par la force des choses les protestants furent amenés bientôt à pousser à l'extrême ce principe de l'autorité scripturaire. Les premiers réformateurs avaient usé d'une certaine liberté de jugement à l'égard de la Bible ; ils distinguaient en

elle des éléments humains, provenant des auteurs qui en ont rédigé les diverses parties, et le fond divin de la révélation elle-même. Luther disait : « La parole doit être crue pour elle-même, non pas à cause de celui qui la prêche, alors même qu'elle serait prêchée par tous les anges », et il ne se gênait pas pour traiter l'*Épître de Jacques* d'« épître de paille ». Poussés par les controversistes catholiques, les disciples des réformateurs en arrivèrent à supprimer cette distinction. La Bible toute entière devint pour eux « Parole de Dieu », un texte divinement inspiré d'un bout à l'autre, par conséquent infaillible. Elle ne fut plus seulement le témoignage direct de la révélation. Elle fut dès lors le texte même de la révélation dictée par Dieu, définitive, complète, close à jamais, une autorité infaillible que l'on oppose à l'autorité infaillible de l'Église.

Mais il y a dans les institutions et les idées une logique interne plus forte que la simple logique formelle des hommes de parti. Plus on s'évertuait à exalter l'autorité de la Bible à l'encontre des controversistes catholiques, plus on rendait sensible l'existence d'autres principes essentiels de la Réforme, dont les fondateurs du protestantisme s'étaient inspirés sans avoir en-

core clairement conscience de leur véritable nature ni de leur immense portée : le principe du *libre examen* et celui de la *souveraineté religieuse de la conscience individuelle.* En s'appuyant sur la Bible pour se révolter contre les évêques et les papes, ils avaient l'intime assurance d'opposer l'autorité de Dieu à celle des hommes. Mais de quel droit avaient-ils pris cette audacieuse résolution ? Au nom de qui ou de quoi avaient-ils proclamé l'obligation pour les chrétiens de rompre avec les représentants attitrés de l'Église chrétienne ? Nous venons de le constater : en vertu d'une évidence rationnelle, parce que leur raison mieux instruite ne pouvait pas ne pas reconnaître que le témoignage direct des écrits sacrés était, évidemment, plus digne de foi que celui des papes ou des évêques du XVI^e siècle, pour leur faire connaître l'œuvre et l'enseignement authentiques de Jésus-Christ. Quel est le dernier mot, l'argument suprême de Luther, lorsqu'à la Diète de Worms, il refuse de se rétracter alors que l'empereur, le légat du pape, les princes de l'Église prétendent l'y contraindre ? « Si l'on ne me convainct par le témoignage de l'Écriture ou *par des raisons décisives*, je ne peux ni ne veux me rétracter en rien ; *car il est dangereux d'agir contre sa*

*propre conscience* ». Quelle est pour les premiers calvinistes français la sanction décisive de l'autorité des Saintes Écritures ? C'est « le témoignage et l'intérieure persuasion du Saint-Esprit », c'est-à-dire l'adhésion intime et profonde de l'âme individuelle à la vérité dont l'évidence s'impose.

Sans doute les réformateurs sont unanimes à humilier la raison humaine et à proclamer l'impuissance de la conscience abandonnée à ses propres ressources. Ils ont le sentiment très net que la puissance de vérité et de vie qui les pousse, ne leur vient pas d'eux-mêmes ; ils y sentent la grâce de Dieu et l'esprit du Christ agissant en eux par l'organe de l'Écriture sainte retrouvée. Mais ce n'en est pas moins *leur* raison, *leur* conscience, qui parlent, car ils n'ont d'autre garantie à offrir du caractère divin de la vérité qu'ils préconisent, que l'évidence avec laquelle elle s'impose à leur esprit et la sainteté par laquelle elle subjugue leur conscience. En dépit de toutes leurs déclarations contraires, ils ne peuvent autrement que de faire appel à la raison et à la conscience de leurs contemporains, au libre examen.

Cette inéluctable nécessité apparaît encore mieux quand les disciples des réformateurs

sont aux prises avec les controversistes catholiques. L'Écriture sainte est leur seule autorité; elle est désormais le texte unique et infaillible de la révélation divine. Mais cette Écriture sainte, il faut l'interpréter. L'Ancien Testament est écrit en hébreu, le Nouveau Testament en grec. Pour que les chrétiens du XVIe siècle puissent savoir ce qu'elle renferme, il faut la leur traduire et la leur expliquer. Qu'à cela ne tienne! Les traductions et les commentaires abondent bientôt. Mais voici, traductions et commentaires ne sont pas d'accord. Tout le monde sait que si, dans une classe de vingt élèves, le maître dicte le texte d'une version allemande ou anglaise, il n'y aura pas deux traductions sur les vingt qui seront exactement semblables. A combien plus forte raison lorsqu'il s'agit d'un texte aussi étendu, aussi complexe et en maint endroit aussi incertain que celui de la Bible!

La Bible est infaillible. Soit. Encore faut-il savoir ce qu'elle enseigne, pour savoir ce que le chrétien doit faire ou croire. Qui décidera entre les diverses traductions et interprétations? L'Église catholique reprenait ici tout son avantage au point de vue de la foi d'autorité. L'interprétation de l'Écriture, disait-elle, doit être garantie par l'Église; elle seule est compétente,

parce qu'elle est dépositaire de la tradition qui, seule, permet de comprendre le texte sacré et de le compléter. Les protestants, assurément, avaient beau jeu de montrer l'absurdité de cette prétention et combien les interprétations de l'Église étaient inadmissibles. Mais comment établir la supériorité des leurs et, surtout, comment se prononcer entre les nombreuses variétés qu'elles présentaient? Il est clair qu'ici encore ils étaient obligés d'en appeler à la raison pour trancher leurs différends. La seule manière d'établir la valeur d'une traduction ou d'un commentaire, c'est de la démontrer par des arguments philologiques, grammaticaux ou historiques. Les protestants ne s'en firent pas défaut. En dernier ressort, le fondement de la vérité chrétienne devenait ainsi la science du traducteur, seule garantie que l'on eût, de posséder le sens véritable de la révélation divine.

Le rôle prépondérant de la raison et du libre examen dans le protestantisme, s'affirme encore mieux dans les efforts que firent les protestants pour résumer leurs croyances en des professions ou des confessions de foi. En présence des nombreuses variétés théologiques ou ecclésiastiques issues de la Réformation, les pouvoirs politiques voulurent savoir exactement quelles

étaient les doctrines des principaux groupes avec lesquels ils négociaient ; les églises déjà constituées voulurent se rendre compte des conditions sous lesquelles elles pouvaient faire alliance. Ici, il s'agissait d'extraire de la révélation divine l'essentiel, non plus simplement de la traduire. Comme il y a dans la Bible des livres de provenance très différente, comme c'est, non pas un livre composé par un seul et même auteur, mais un recueil d'ouvrages originairement indépendants, émanant d'auteurs divers, elle renferme un grand nombre de doctrines et d'idées qui ne s'accordent pas. Il y avait donc ici ample matière à des divergences, entre ceux qui prétendaient condenser ses enseignements en un certain nombre d'articles fondamentaux.

Ajoutez à cela que les premiers réformateurs, si hardis dans leur révolte contre les institutions et les rites de l'Église romaine, avaient été extrêmement conservateurs à l'égard du dogme. Très soucieux de montrer que leur opposition contre les autorités ecclésiastiques devenues infidèles, n'était pas l'œuvre de l'hérésie, ils s'étaient attachés au dogme orthodoxe avec beaucoup plus d'ardeur que l'Église catholique de leur temps. Encore subjugués ici par l'auto-

rité de la tradition qu'ils secouaient si vigoureusement ailleurs, insuffisamment instruits encore de l'histoire des dogmes, ni eux, ni leurs successeurs ne mirent en doute que les principaux dogmes proclamés jadis par les conciles œcuméniques ne fussent l'expression fidèle de la foi chrétienne et que, par conséquent, ils ne fussent d'accord avec les enseignements de la Bible.

Quand les disciples des réformateurs résumèrent leurs croyances dans des confessions de foi, ils y mirent donc les principaux dogmes de la tradition œcuménique à côté des doctrines spécifiques de la Réforme, le tout sous le couvert de l'autorité de la Bible. Les plus éclairés ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'une bonne partie de ces dogmes étaient, ou bien étrangers, ou bien contraires aux enseignements bibliques. Ils cherchèrent à les corriger par fidélité envers la Bible. Les confessions de foi dogmatiques et bibliques se multiplièrent de la sorte au sein du protestantisme et y devinrent le sujet d'interminables controverses destinées à établir leurs autorités respectives. A quoi avait-on recours dans ces controverses ? Encore et toujours à l'exégèse, à la dialectique, au raisonnement, à la raison. L'autorité de la confession de foi dépendait en dernière analyse de la raison. Et ceux-là

mêmes qui, en théorie, la bafouaient le plus, n'étaient pas ceux qui en usaien le moins dans la pratique.

Le temps vint enfin où, grâce à l'essor de l'esprit philosophique depuis Descartes, les plus éclairés parmi les protestants comprirent que cette raison humaine, dont on démontrait sans cesse l'impuissance à l'aide d'arguments qu'elle seule pouvait fournir, et à laquelle on recourait néanmoins toujours pour se justifier, était, elle aussi, un don de Dieu, la faculté providentielle destinée à éclairer les hommes et à leur permettre de discerner la vérité de l'erreur. Un premier protestantisme libéral naquit sous forme du rationalisme et le principe du libre examen, inhérent au protestantisme, prit enfin conscience de lui-même.

Cependant l'idée de l'infaillibilité de la Bible était encore trop fortement enracinée dans les esprits, pour disparaître aussitôt. L'évolution des croyances religieuses est toujours et partout lente, parce qu'elles concernent les intérêts les plus sacrés des hommes. Au début les protestants rationalistes s'évertuèrent à montrer que les enseignements de la Bible étaient toujours d'accord avec les exigences de la raison. Les

combinaisons, tantôt les plus ingénieuses, tantôt les plus naïves, furent mises en œuvre à cet effet. On se livra à des prodiges d'exégèse pour rendre rationnels tous les récits de la Bible. Il est facile d'en sourire aujourd'hui ; il serait plus équitable de reconnaître les grands services rendus par le rationalisme pour prévenir le divorce déplorable de la religion et de la raison. Le premier pas, le pas décisif était fait. L'autorité de la raison, même en matière religieuse, était reconnue. Tout le reste devait s'ensuivre de toute nécessité.

De nouvelles transformations spirituelles s'opéraient dans notre monde occidental, qui devaient avoir leur contre-coup sur la pensée religieuse. Une nouvelle astronomie bouleverse complètement les conceptions de l'univers héritées de l'antiquité, qui avaient eu cours jusqu'alors. Les sciences naturelles naissantes, la physique et la chimie expérimentales, substituent à l'ignorance d'autrefois une conception nouvelle de la nature. La critique philosophique sape par la base l'ancienne métaphysique et fonde sur les ruines de celle-ci, la souveraineté de la conscience autonome. La Révolution renverse l'ancienne organisation sociale et proclame les Droits de l'homme. L'histoire enfin,

au contact des civilisations antiques ressuscitées et des races non chrétiennes retrouvées, suscite une nouvelle notion de l'humanité.

Comment l'infaillibilité de la Bible aurait-elle pu résister à de pareils assauts ? Les livres de la Bible, écrits dans l'antiquité, reflètent les conceptions qui avaient cours dans la partie du monde antique où ils ont été composés. Pour elle, la terre est le centre de l'univers, le ciel une région située au-dessus de la terre ; elle n'a aucune connaissance des lois de la physique et dela chimie ; l'ordre naturel est, pour elle, celui du miracle ; elle ne connaît qu'une petite partie du monde et ne sait rien de l'humanité en dehors du cercle limité de son horizon. Aussi renferme-t-elle d'innombrables erreurs scientifiques et nous apporte-t-elle sur la création, sur la composition du monde, sur l'histoire de l'humanité, des représentations inconciliables avec les conclusions les mieux assurées des sciences de la nature et de l'histoire bien documentée.

A partir du moment où les protestants éclairés eurent reconnu en droit l'autorité de la raison, que leurs prédécesseurs n'avaient cessé de faire valoir en fait, l'issue d'un pareil conflit n'était pas douteuse. De même que Luther, à Worms, avait dit aux représentants de l'auto-

rité religieuse : « Je ne me rétracterai pas, à moins que vous ne me convainquiez que j'ai tort, car il est dangereux d'agir contre sa propre conscience » ; — de même tout protestant conséquent devait dire à ceux qui opposaient aux évidences de la science nouvelle les enseignements de la Bible : je ne puis pas renier mes convictions, à moins que vous ne me convainquiez par de bonnes raisons que je fais erreur ; je ne puis pas agir contrairement à ma conscience.

Et de fait, ils se font rares aujourd'hui dans le protestantisme, ceux qui professent encore l'infaillibilité de la Bible. Est-ce à dire que les protestants aient ainsi abandonné le principe même sur lequel les réformateurs avaient fondé leur œuvre ? En aucune façon. Ce qu'ils ont abandonné, c'est la notion faussée et dérivée, de l'autorité des Saintes Écritures telle que les disciples insuffisamment instruits des réformateurs l'ont professée, c'est l'idée que la Bible soit le texte même de la révélation divine, dicté par Dieu, et sans erreur. Ils en sont revenus à ce qui est dès l'origine le principe protestant de l'autorité de l'Écriture, à son *autorité historique*, aussi légitime aujourd'hui qu'au début du XVIe siècle. Aujourd'hui comme alors, le protestant justifie son opposition au catholicisme romain, en s'ap-

puyant sur la Bible, parce que la Bible nous apporte, aujourd'hui comme alors, le seul témoignage autorisé sur l'enseignement et l'œuvre des prophètes, de Jésus et de ses premiers disciples. Quand nous voulons savoir ce qui est authentiquement chrétien, nous nous refusons, aujourd'hui comme au XVIe siècle, à subordonner le témoignage direct et originel des écrits bibliques à la tradition tardive de l'Église romaine, représentée par ses conciles et par ses papes, et lorsqu'il y a désaccord entre les deux enseignements, nous affirmons sans hésitation que la préférence doit être accordée au témoignage biblique. Il n'en a pas été autrement à l'origine de la Réforme.

Mais, en même temps qu'il maintient ainsi à sa base le principe de l'autorité de la Bible, comme témoignage historique de la parole et de la vie du Christ, le protestantisme moderne, éclairé par l'expérience, proclame sans réserve l'*autorité de la raison et de la conscience dans la vie religieuse et morale*[1]. Et en agissant ainsi, il est persuadé qu'il reste fidèle à l'esprit mê-

[1] Il est clair — et la suite de cette étude le montrera suffisamment — que par « autorité de la raison et de la conscience » le protestantisme libéral n'entend pas l'autorité de la raison et de la conscience à l'état brut et dénuées de toute éducation. Il s'agit évidemment de notre

me du protestantisme, puisque, dès l'origine, les réformateurs furent obligés d'en appeler à l'évidence intime et profonde de la vérité et à la souveraineté de la conscience, comme à la suprême justification de leur œuvre, et que, de tout temps, les protestants n'ont cessé d'user légitimement des armes de la raison pour confondre leurs adversaires et pour propager leurs doctrines.

*
* *

La large part que nous venons de faire aux constatations d'ordre historique, nous permet ainsi de reconnaître que nous ne sortons pas de la tradition protestante, quand nous affirmons l'autorité de la raison et de la conscience dans le domaine religieux et que nous accordons un caractère simplement historique à l'autorité des Saintes Écritures. A vrai dire, la grande majorité des protestants d'aujourd'hui ne font pas autrement, même ceux qui croient encore professer des doctrines conformes aux anciennes confessions de foi. Il n'en est guère qui ne laissent de côté dans la Bible ce qui leur paraît

raison et de notre conscience actuelles, formées par l'éducation séculaire de l'humanité et par les expériences des générations antérieures.

irrationnel ou ce que leur conscience condamne. Or, du moment que l'on repousse un enseignement quelconque d'une religion au nom de la raison, on subordonne l'autorité de cette religion à celle de la raison.

Ce qui, dans cette évolution légitime et logique du protestantisme, caractérise le protestantisme libéral contemporain, c'est la plus grande rigueur avec laquelle il applique les principes que nous venons de mettre en lumière. Si, à l'égard du catholicisme ou même à l'égard de l'orthodoxie dogmatique protestante, les protestants libéraux continuent à faire valoir avant tout l'autorité historique de la Bible, pour confondre les prétentions sans cesse renaissantes de l'Église romaine ou de l'orthodoxie catholicisante à représenter le seul véritable Christianisme, — dans leur propre vie religieuse et morale, ils professent résolument l'autorité souveraine de la raison et de la conscience et, loyalement, ils le disent, sans éprouver le besoin de se réfugier derrière des compromis avec les idées traditionnelles sur l'inspiration surnaturelle de la Bible.

Assurément ils éprouvent pour la Bible une grande vénération et une profonde reconnaissance, mais ils ne peuvent plus voir en elle un livre d'une essence unique, distincte de toutes

les autres productions littéraires du passé. Justement parce qu'elle est pour eux tout d'abord un témoignage historique, elle est, dans la pleine acception du terme, un livre humain, soumis comme les autres livres aux conditions inéluctables des œuvres humaines. Passionnément désireux d'en connaître le sens et la portée véritables, ils l'ont étudiée avec toutes les ressources que la science historique moderne, la critique historique, mettait à leur disposition. Et, tout en reconnaissant ce qu'il y a encore d'incertain ou d'aléatoire dans certaines thèses de la critique biblique, ils n'ont pas pu se dispenser de reconnaître celles de ses conclusions qui sont assurées. La Bible leur est apparue ainsi comme un double recueil de livres juifs ou chrétiens, originairement indépendants les uns des autres, nullement destinés par leurs multiples auteurs à être réunis en un seul et même tout. Par le fait même, ces livres, remontant à des âges très différents, ne s'accordent pas toujours dans leurs enseignements ou leurs récits. Beaucoup d'entre eux ont été remaniés, suivant les habitudes littéraires de l'antiquité, avant de se fixer dans la rédaction que nous possédons. La plupart ne sont pas l'œuvre des auteurs auxquels ils sont attribués. Souvent il nous est difficile d'en

connaître le texte exact et la véritable signification. Longtemps les limites du recueil biblique ont été incertaines, les uns y faisant rentrer certains livres que d'autres en ont définitivement exclus. Les récits de la Bible émanent presque tous d'écrivains qui n'ont pas été eux-mêmes les témoins des événements qu'ils rapportent, mais qui ne les connaissent que par une tradition plus ou moins fidèle et qui les rapportent d'une manière conforme à leurs propres idées.

Bref, les livres de la Bible ont été soumis à toutes les vicissitudes qu'ont subies les écrits de l'antiquité en général. Rien ne les distingue sous ce rapport des autres œuvres littéraires de l'antiquité, ou plutôt ils y ont été soumis à un plus haut degré que beaucoup d'autres œuvres classiques, plus tard venues et moins exposées aux altérations imposées par l'opinion. Comment, dans ces conditions, parler encore d'une inspiration spéciale à la Bible et qui serait le privilège d'écrivains élevés, par l'intervention divine, au-dessus des conditions naturelles de leur temps et de leur milieu ?

Comment, d'autre part, prétendre encore attribuer à ces livres, de provenance si variée et d'un groupement aussi aléatoire, le caractère d'organes exclusifs de l'inspiration divine, au

détriment de toutes les autres œuvres historiques, religieuses ou morales de l'humanité, même de celles où se trouvent les plus beaux enseignements, les plus nobles aspirations, les plus généreux élans de l'âme humaine ? Assurément, cela n'est plus possible pour tout homme réfléchi qui a définitivement rompu avec le dogme de l'inspiration magique et de l'autorité infaillible des Saintes Écritures. Le protestantisme libéral moderne, instruit par l'histoire des religions non moins que par la critique historique, a renoncé à revendiquer pour les écrivains bibliques une inspiration exclusive et surnaturelle, générale ou partielle. S'il y a de nombreuses pages dans la Bible à travers lesquelles passe le souffle de la plus haute inspiration religieuse et morale, cette inspiration n'est pas d'une autre nature que celle qui a élevé au-dessus des misérables conditions de la médiocrité humaine, les penseurs, les nobles artistes, les poètes, les héros de la conscience, les grands bienfaiteurs de l'âme humaine, à toutes les époques et dans toutes les sociétés du passé et qui, dans le mystère de son inexplicable genèse, est partout et dans tous les temps l'agent divin de la lente ascension de l'humanité vers une vie supérieure.

*
* *

La Bible ne sera-t-elle donc, pour le protestantisme libéral actuel, qu'un simple témoignage historique, parfait pour confondre les prétentions de l'Église romaine, suffisant pour nous faire connaître, sous le contrôle d'une judicieuse critique historique, l'œuvre et les enseignements des prophètes et de Jésus, mais dépourvu de tout caractère surnaturel et de toute autorité spéciale ?

Eh ! alors même qu'elle ne serait pas autre chose, il nous semble que cela suffirait déjà à lui assurer une valeur de premier ordre. Car, si nous ne l'avions pas, nous ne saurions probablement même pas que Jésus ait jamais existé et nous ignorerions totalement sa parole et sa vie.

Mais, il y a plus, en effet. Si pour le protestantisme libéral moderne l'ensemble des productions littéraires que nous appelons la Bible, ne possède aucun caractère surnaturel et ne procède d'aucune inspiration magique à l'exclusion de toutes les autres productions littéraires, cette Bible toute humaine, et justement parce qu'elle est vraiment et profondément humaine, reste un monument admirable et précieux entre

tous, parce qu'elle renferme le dépôt des expériences religieuses les plus belles et les plus saintes que l'humanité nous ait léguées, celles des prophètes d'Israël et surtout du plus grand de tous, Jésus le Christ. Voilà ce qui fait à nos yeux la valeur de la Bible. C'est par elle, et par elle seule, que nous parlent ces consciences grandioses, ces incomparables revendicateurs de la justice, ces héros de l'espérance et de la vaillance morale indomptables, ces âmes d'une piété si pure et si sainte que le seul fait de recueillir leurs appels et de nous pénétrer de leur esprit, suffit à éveiller en nous de nouvelles énergies de vie spirituelle.

La Bible n'est pas seulement pour nous le témoignage d'une histoire qu'il nous importe essentiellement de connaître. Elle est aussi, au moins dans les meilleures et les plus belles de ses pages, une source intarissable d'éducation religieuse et morale. Elle est, suivant la belle expression traditionnelle, le livre de « l'édification », c'est-à-dire de la construction de notre être moral, ce qui consolide et élève tout ce qu'il y a de bon et de sain en nous.

Voilà pourquoi nous continuons à fonder notre éducation religieuse et celle de nos enfants sur la Bible, sans exclure pour cela aucune

autre source de vie morale ou religieuse. Si la Bible nous a conservé de sublimes expériences spirituelles, celles-ci ne suppriment pas les expériences religieuses faites ailleurs qu'en Israël ou chez les premiers chrétiens. Partout où il y a quelque pensée généreuse à glaner, quelque grand et noble exemple à admirer, quelque précepte de sagesse ou de vertu à s'assimiler, quelque source de piété saine et active à recueillir, nous avons à cœur d'en faire notre profit, de quelque race, de quelque religion, de quelque philosophie que ces bienfaits émanent. La seule condition pour que nous puissions nous en inspirer, c'est qu'ils se justifient devant la raison et qu'ils soient sanctionnés par la conscience ; car ce qui est irrationnel ou ce qui est condamné par la conscience, ne saurait être pour nous un élément de vie religieuse ou morale. Ce n'est pas parce qu'ils sont dans la Bible que nous méditons les exhortations des prophètes ou les appels du Christ. C'est parce qu'ils sont souverainement beaux et bienfaisants. Et c'est parce que la Bible nous les offre, que nous allons à elle, nous sentant parfaitement libres de condamner et de rejeter tout ce qui, dans cette même Bible, choque notre raison ou répugne à notre conscience.

Les protestants libéraux veulent être de libres penseurs dans la pleine et véritable acception de ce mot, c'est-à-dire des hommes qui pensent librement et non des négateurs de parti pris. Ils veulent être de libres croyants, c'est-à-dire des hommes qui, sur le terrain de la vie morale, et dans le vaste domaine inaccessible à la science positive, fondent leurs convictions sur le libre examen et sur l'expérience morale. Ils ont l'assurance d'être ainsi les continuateurs de la Réforme, car ce ne fut pas une révolution religieuse, close une fois pour toutes au XVIe siècle, un point d'arrivée au delà duquel il soit à tout jamais interdit de s'avancer ; ce fut la proclamation d'un principe qui doit produire ses conséquences légitimes, le point de départ d'une évolution, dont la marche doit être corrélative à celle de la civilisation générale. Etre protestant, ce n'est pas se soumettre à la doctrine de Luther, de Calvin ou de tel autre fondateur des églises protestantes. C'est s'inspirer des principes qui ont été la raison d'être de leur œuvre, qui sont indépendants de leurs personnes et qui doivent produire leurs fruits naturels, à mesure qu'ils se déploient plus complètement et que leurs adhérents en prennent plus nettement conscience.

*Souveraineté de la raison et de la conscience en matière religieuse comme dans tous les autres domaines de la vie spirituelle, autorité historique de la Bible librement étudiée avec les ressources de la science et en dehors de tout parti pris confessionnel*, tels sont les principes constitutifs du protestantisme libéral. Il nous reste maintenant à examiner de quelle façon il les applique.

---

## II

# Le protestantisme libéral fondé sur l'expérience religieuse

### Il est l'expression moderne de la religion chrétienne

Le Christianisme authentique, c'est la religion du Christ, celle que Jésus a enseignée et qu'il a vécue, non pas celle que ses disciples ont, plus tard, construite sur sa personne et sur son œuvre. On éprouve quelque scrupule à énoncer une vérité aussi élémentaire. Et cependant il faut le faire, puisque les Églises l'ont sans cesse méconnue.

Personne ne songera à identifier la philosophie de Socrate avec celle des Néoplatoniciens, quoique celle-ci soit dans l'histoire de la pensée antique le terme suprême de l'évolution spirituelle dont Socrate fut l'initiateur. Etre chrétien, c'est être disciple du Christ. Et pour savoir

en quelle mesure on est réellement et fidèlement disciple du Christ, il faut avant tout savoir ce que le Christ a enseigné, ce qu'il a fait, ce qu'il réclamait de ses auditeurs pour qu'ils devinssent ses disciples.

L'histoire, étudiée selon la méthode scientifique, a confirmé ce que le bon sens avait révélé aux hommes de la Renaissance et ce que la Réforme du XVIe siècle a posé comme le fondement du protestantisme : cette connaissance indispensable de l'enseignement et de l'œuvre du Christ, ne peut être puisée que dans les plus anciens témoignages écrits que nous possédions sur les origines de la religion chrétienne, dans les livres de la Bible. Voilà essentiellement la thèse protestante. Et ce témoignage historique de la Bible doit être étudié avec toutes les ressources de la raison, sous peine d'être mal compris. Ceci encore est absolument conforme à l'esprit protestant. Nous l'avons montré dans les pages précédentes.

Loyalement le protestantisme libéral s'est inspiré de ces principes. Non seulement il a, depuis longtemps, refusé de reconnaître comme expression fidèle du christianisme les dogmes des conciles catholiques, quelle que soit d'ailleurs la grande valeur historique et même religieuse de

plusieurs de ces dogmes, parce qu'ils lui paraissent irrationnels et complètement étrangers à l'enseignement originel du Christ. Non seulement il a secoué le joug des confessions de foi protestantes, parce qu'un examen approfondi lui a prouvé qu'elles non plus ne reproduisaient pas fidèlement l'enseignement du Christ. Mais de plus, grâce aux progrès immenses accomplis par les sciences historiques et philologiques au cours du XIXe siècle, il a reconnu que, dans la Bible elle-même, il y avait beaucoup de doctrines qui n'émanaient pas des prophètes ni de Jésus et qui ne devaient donc pas être considérées comme l'expression fidèle de l'enseignement du Christ.

C'est ici un point où le protestantisme libéral se sépare nettement des autres variétés de protestantisme et qu'il importe, par conséquent, de serrer de près. D'une part, l'étude de l'Ancien Testament a mis en lumière, de la façon la plus évidente, que la grandiose conception du monothéisme spiritualiste et moral, l'immortel titre de gloire du peuple juif dans l'histoire de l'humanité, a été l'œuvre des prophètes, des réformateurs religieux, moraux, sociaux, qui luttèrent sans relâche contre les idolâtries, les

superstitions, les immoralités, les défaillances nationales de leur peuple, et non pas l'œuvre des légalistes, ni des rabbins, ni des docteurs, qui s'efforcèrent, au contraire, d'étouffer sous les observances, la casuistique et le formalisme, le souffle de vie apporté par les prophètes. D'autre part, l'étude du Nouveau Testament a montré, d'une façon non moins évidente, que la plupart des livres qui le composent, ne nous apportent nullement l'écho direct de la parole de Jésus, mais des spéculations inspirées par le Christ à des hommes qui ne l'avaient jamais ni vu ni entendu. Certes, il ne s'agit pas ici de présenter comme vérités acquises les plus récentes hypothèses de la critique, destinées à être remplacées demain par d'autres. Il s'agit de faits définitivement reconnus par tous ceux qui ont étudié ces questions sans parti pris.

Il est certain que ce n'est pas dans l'*Apocalypse* que nous trouvons l'enseignement de Jésus. L'*Apocalypse* est l'œuvre d'un voyant exalté, qui décrit ce qu'il a appris en état d'extase, non pas ce qu'il a entendu de Jésus. Ce n'est pas davantage dans les Épîtres de l'apôtre Paul. Paul n'a jamais vu Jésus, ne l'a jamais entendu. Le peu qu'il sait de lui, il le tient

d'autres apôtres. Aussi bien y a-t-il dans les Épîtres qui nous sont parvenues sous son nom, à peine une ou deux paroles de Jésus. Pour admirables que soient ses lettres, elles ne contiennent que des spéculations de l'apôtre ou de ses disciples à propos du Christ, rien qui émane directement de son Maître. On est obligé d'en dire autant de l'auteur du IVe Évangile. On s'accorde de plus en plus à reconnaître que cet évangile n'est pas l'œuvre de l'apôtre Jean, à qui l'Église l'a attribué, par une simple hypothèse que rien ne justifie. Ceux-là mêmes qui demeurent encore fidèles à cette erreur traditionnelle, sont à peu près unanimes à reconnaître que l'apôtre Jean aurait écrit cet évangile dans son extrême vieillesse et après avoir subi très fortement l'influence de la philosophie judéo-grecque de son temps. Que devient alors la fidélité historique de son récit? D'ailleurs il faut choisir. L'enseignement de Jésus ne peut pas avoir été à la fois ce qu'il nous est dit avoir été dans les trois premiers évangiles appelés *synoptiques* et ce qu'il est censé avoir été d'après le quatrième évangile. Jésus ne peut pas avoir à la fois enseigné les idées de Paul, celles de Jean, celles de l'Épître aux Hébreux, celles de l'Apocalypse. Elles sont trop différentes, parfois

même opposées, pour être l'écho d'une seule et même prédication.

Le protestantisme libéral a appris ainsi à distinguer entre l'enseignement de Jésus et celui des plus éminents docteurs du Christianisme primitif, Paul et le quatrième évangéliste, qui ont fondé la théologie chrétienne sur la personne du Christ, mais qui n'ont pas simplement transmis et qui ne pouvaient pas transmettre la parole même de Jésus. La grandeur religieuse et morale de leur œuvre n'en est nullement diminuée, mais leur valeur, comme témoins historiques, est autre que ne l'avaient cru les interprètes de jadis, moins bien armés pour explorer le passé.

Les seuls livres du Nouveau Testament où nous puissions réellement trouver l'histoire et l'enseignement de Jésus, sont les trois évangiles synoptiques qui portent les noms de Matthieu, de Marc et de Luc. Encore faut-il les consulter avec discernement, car tout le monde sait qu'ils ne sont pas l'œuvre des disciples immédiats de Jésus. Marc et Luc, d'après la tradition même de l'Église, auraient été des disciples des apôtres Pierre et Paul. Quant à notre Évangile de Matthieu, il est universellement reconnu que, sous sa forme actuelle, il n'est pas

l'œuvre de l'apôtre Matthieu, mais un écrit composé d'après d'autres documents antérieurs, dont un seul remonte peut-être à un apôtre. On se tromperait donc gravement, si l'on s'imaginait lire dans ces évangiles une reproduction intégrale et toujours fidèle des actes et des paroles de Jésus. Leurs auteurs se sont bornés à mettre par écrit ce qu'ils savaient sur Jésus, plus d'un demi-siècle après sa mort, en se fondant sur les traditions qu'ils avaient recueillies, soit dans des documents écrits antérieurs, soit dans les prédications orales de leurs prédécesseurs. Tout le monde sait avec quelle facilité s'altèrent les récits confiés à la tradition. Il est donc certain qu'il s'est glissé dans leurs relations bien des erreurs, bien des inexactitudes, bien des légendes. Il faut, d'ailleurs, qu'il en soit ainsi, puisqu'il y a fréquemment désaccord entre leurs récits.

Malgré cela, nous pouvons néanmoins, par la comparaison de ces trois évangiles parallèles, arriver à reconstituer les traits essentiels de la personne de Jésus, de son enseignement et de son œuvre. Car ici nous avons affaire à des écrivains qui n'ont pas fait des spéculations sur Jésus, comme Paul ou le quatrième évangéliste, mais qui ont simplement essayé de raconter ce

qu'ils savaient de Jésus. Assurément leurs récits reflètent plus ou moins les tendances qui les animaient; ils sont plus ou moins conservateurs, plus ou moins libéraux, plus ou moins émancipés à l'égard des traditions juives. Mais il en est de même de presque tous les autres historiens dans tous les temps. La personnalité du narrateur détermine toujours sa manière de représenter les hommes et les choses. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire aujourd'hui encore le récit d'un même événement dans un journal conservateur ou dans un journal radical. La tâche de la critique historique consiste justement à dégager de ces relations diversement colorées, le fond réel dont elles sont les images variées.

Il est donc absolument faux de prétendre que nous ne pouvons rien savoir de Jésus et de son enseignement. Ce qui est vrai, c'est que nous n'avons pas et que nous ne pouvons pas avoir une connaissance précise et tout à fait exacte des détails de la vie publique du Christ ni du texte même de ses paroles. Le fait seul que Jésus a parlé en araméen et que nous ne connaissons ses paroles qu'à travers des traductions grecques, suffirait à nous en convaincre. Gardons-nous donc bien de traiter les enseignements de l'Évan-

gile, comme si nous avions devant nous la sténographie des prédications de Jésus ou des notes émanant de ses auditeurs immédiats. Il y a dans nos évangiles beaucoup de paroles que Jésus n'a jamais prononcées et bien des récits qui sont de pures légendes. Ne nous en plaignons pas. C'est ce qui fait la puissance de l'Évangile. Si Jésus avait consigné ses enseignements dans un catéchisme, ou résumé sa prédication en une série de préceptes, comme dans un code, la lettre en eût bien vite étouffé l'esprit et, pour avoir le squelette de sa parole, nous en aurions perdu l'âme.

Or, cette âme de l'Évangile, l'esprit du Christ, c'est-à-dire les principes directeurs, les forces vivantes de l'Évangile, nous les avons, nous les saisissons très nettement dans les récits des évangiles synoptiques. Je dirai même que nous les saisissons d'autant mieux que nous avons davantage reconnu ce qu'il y a d'incertain dans la lettre même des textes. Voilà pourquoi le protestantisme libéral a secoué le joug du littéralisme. Voilà pourquoi il se refuse à traiter les paroles du Christ comme des oracles ou à les appliquer comme des articles d'un code. Voilà pourquoi il condamne cette conception du Christianisme qui fait consister notre religion

dans l'acceptation de tels ou tels faits rapportés par les évangiles, tels que la naissance surnaturelle, racontée de deux manières tout à fait différentes, les miracles de Jésus qui n'offrent aucune garantie d'authenticité, la résurrection corporelle de Jésus, dont les récits se contredisent dans les évangiles eux-mêmes, puisque tantôt les apparitions du ressuscité ont lieu en Galilée, tantôt au contraire à Jérusalem. De tout cela nous ne pouvons rien savoir de certain, tandis que le fond même de l'enseignement de Jésus ressort avec une lumineuse évidence de la comparaison des évangiles.



L'ancien libéralisme, le protestantisme rationaliste, persuadé, comme nous l'avons déjà dit, que les enseignements de la Bible devaient toujours être rationnels, s'était évertué à démontrer que les récits évangéliques pouvaient tous être expliqués d'une façon satisfaisante pour la raison. L'entreprise était désespérée. Elle ne pouvait pas réussir. Les protestants libéraux des générations suivantes, éclairés par la critique biblique de la manière que nous venons d'indiquer, ayant appris à distinguer dans les évangiles une

part de légende ou d'altérations traditionnelles et une part d'histoire véritable, eurent à cœur de dégager au moins l'enseignement de Jésus lui-même de tout élément irrationnel. Quand ils rencontraient dans les récits évangéliques des guérisons miraculeuses, ils s'efforçaient de montrer que c'étaient là des légendes inventées par les disciples du Christ pour faire ressortir sa puissance, et quand ils lisaient dans les évangiles des prédictions de Jésus relatives à la fin prochaine du monde, ils prétendaient que ses paroles avaient été altérées par des auditeurs imbus des superstitions juives de l'époque.

Maintefois, ils ont vu juste. Mais le parti pris les entraîna trop loin dans cette voie. Leur répugnance à admettre qu'il y eût eu dans l'enseignement de Jésus des choses irrationnelles et par conséquent inadmissibles, était chez eux, et à leur insu, un dernier vestige de la croyance à l'infaillibilité biblique. Le progrès de la science historique a définitivement débarrassé le protestantisme libéral moderne de cette survivance de la théologie scolastique protestante.

Tout historien qui se respecte considère comme une obligation stricte de ne pas admettre ou rejeter la véracité d'un témoignage, parce que le fait raconté s'accorde ou non avec ses propres

croyances ou avec ses propres idées, mais uniquement d'après le plus ou moins de garanties que ce témoignage présente. Or, d'après les récits évangéliques, il n'est pas douteux que Jésus a cru à la fin prochaine du monde tel qu'il existait de son temps et à l'établissement du Royaume de Dieu sur la terre dans un avenir peu éloigné; il n'est pas douteux qu'il a admis l'existence des démons et qu'en guérissant des malades il croyait expulser ces démons du corps de leurs victimes. Il est certain que Jésus a eu sur la place de la terre dans l'univers et sur la situation respective de la terre et du ciel, les idées qui avaient cours parmi les Juifs de son temps. Ces idées ne sont plus les nôtres ; nous savons que le monde n'a pas fini peu de temps après la venue du Christ; nous attribuons les maladies à des microbes et non à des démons. Il n'y a plus personne aujourd'hui, même parmi les chrétiens qui se croient le plus strictement soumis à l'enseignement littéral de la Bible, qui ait sur tous ces points les mêmes idées que Jésus et ses apôtres.

L'immense service que l'histoire scientifique nous a rendu, a été de nous persuader que les hommes, dans chaque période du passé, ont eu

les croyances, les idées et les notions scientifiques de leur temps, qu'il est absurde de leur demander d'avoir eu les nôtres, que dans ce cas aucun de leurs contemporains ne les eût compris et que l'existence eût été impossible pour eux dans les sociétés où ils vivaient.

Jésus a donc eu les connaissances que l'on pouvait avoir de son temps, chez le peuple juif. Son enseignement s'est produit sous les formes et dans les conditions que comportait le milieu où il vivait. Ce ne sont plus les nôtres et personne ne peut plus aujourd'hui y adhérer. Le plus simple enfant sait aujourdhui que la terre tourne autour du soleil, tandis que pour Jésus c'était, comme pour toute l'antiquité, le soleil qui tournait autour de la terre. Le protestantisme libéral reconnaît franchement ces leçons de l'histoire. Il ne fait aucune difficulté d'admettre qu'il y ait eu des erreurs dans la pensée du Christ, que Jésus, pas plus qu'aucune autre créature de Dieu, n'a été infaillible et que, par conséquent, nous ne devons pas adhérer à son enseignement uniquement parce qu'il émane de lui, mais seulement lorsque nous avons reconnu dans cet enseignement la vérité.

*
* *

La valeur de l'enseignement religieux ou moral de Jésus est indépendante pour nous, des formes locales et temporaires sous lesquelles il s'est manifesté, voilà ce qu'il importe de bien saisir comme l'une des thèses fondamentales du protestantisme libéral. L'historien, le théologien peuvent prendre grand intérêt à rechercher, si telle parole a bien réellement été prononcée par Jésus sous la forme où nous la connaissons, si tel récit des évangiles offre des garanties d'authenticité, comment s'est formé tel récit de miracle ou comment s'explique tel ou tel acte du Christ. Pour la vie religieuse, pour la vie morale des hommes d'aujourd'hui, ces questions n'ont qu'une importance tout à fait secondaire. La foi du protestant libéral ne dépend pas de la solution d'un problème de critique historique. Elle est fondée sur la libre adhésion à l'esprit et aux principes directeurs de l'Évangile du Christ et, avant tout, sur l'expérience qu'il fait de leur valeur et de leur efficacité.

Il ressort clairement de l'étude des évangiles que, pour Jésus, la religion ne consistait pas dans un ensemble de doctrines théologiques, physiques ou métaphysiques. Ce que Jésus de-

mandait à ses disciples, ce n'était pas de croire à la Trinité, ni même à une doctrine métaphysique quelconque sur sa personne ; ce n'était pas d'accepter certaines doctrines sur l'essence de Dieu, sur la nature de l'âme, sur le mode de la création, sur l'origine du mal. Ce n'était pas d'avoir les mêmes notions que lui sur les démons ou sur la cause des phénomènes du monde extérieur. Ce n'était pas davantage de croire à sa résurrection, qui surprit beaucoup ses apôtres et dont il ne leur avait donc guère parlé. Ce n'était pas non plus de se soumettre à une série d'observances ou de pratiques dévotes, de célébrer des rites ou d'obéir à une autorité ecclésiastique quelconque. Vous pouvez éplucher tous les récits des évangiles synoptiques, les seuls où nous puissions trouver des témoignages historiques. Nulle part vous ne lirez rien de pareil. Tout au contraire, partout vous constatez que Jésus s'élève contre la religion intellectuelle et théologique des scribes, contre la religion formaliste des pharisiens ou ritualiste des sadducéens. Et ce ne sont pas quelques paroles isolées des évangiles qui nous font parler ainsi. L'autorité historique de paroles isolées est, nous l'avons vu, contestable par suite des conditions qui ont présidé à la composition de nos évangiles. C'est

le fond, la trame même de l'histoire évangélique chez le judéo-chrétien Matthieu, chez le libéral Luc, chez l'annaliste Marc. A moins de réduire d'une façon arbitraire et antiscientifique, toute l'histoire évangélique à un roman, il n'est pas possible de contester que ce sont bien là des principes essentiels de la prédication de Jésus.

Ainsi quand nous disons, dans le protestantisme libéral, que la religion chrétienne ne consiste pas dans l'adhésion à une série de dogmes, à un système de doctrines sur Dieu, sur le Christ, sur la Rédemption, etc. ; quand nous affirmons que la religion chrétienne ne consiste pas dans la répétition de certaines litanies, ni dans la pratique de certains sacrements, ni dans les dévotions extérieures où toutes les églises se sont complu, nous sommes en accord complet avec l'enseignement de Jésus et nous avons le droit de dire que nous sommes en plein sur le terrain du véritable Christianisme.

L'Évangile tel que l'a prêché Jésus est tout simplement : la religion et la morale indissolublement associées dans les profondeurs de la conscience humaine. Ce n'est même pas un manuel de morale, une énumération ou une

codification d'obligations morales et de devoirs, classés par ordre et ramenés à des formules. C'est la vie morale en paroles et en actes, la piété faite vie, une orientation du cœur et de la conscience, la communication d'un esprit qui pénètre l'âme comme un levain et qui agit en elle comme un agent de vie spirituelle, pour l'assainir, la fortifier et l'élever vers les hauteurs de la vie divine ou de l'idéal moral.

Jésus est venu appeler les hommes, tous les hommes, de n'importe quelle condition, de n'importe quelle race, de n'importe quelle religion, à entrer dans le Royaume de Dieu. Il leur a demandé de se repentir, d'avoir le vif sentiment de leurs misères et de leurs fautes, non pas pour se perdre dans les révoltes du désespoir ni pour s'abîmer dans le sentiment de leur impuissance radicale et fatale, mais pour puiser, au contraire, dans la conscience de tout ce qui leur manque, un désir ardent de relèvement, un besoin intense d'affranchissement, de vie meilleure, plus juste, plus pure, plus heureuse, plus sainte, et pour saisir dans ce renouvellement de leur être le pardon divin. Puis il leur a ouvert les trésors inépuisables de l'amour pour le Père céleste et de l'amour pour leurs frères et il leur a dit : venez à moi, faites l'expérience des biens

que je vous apporte ; faites la volonté de votre Père qui est aux cieux et qui vous parle, non pas dans le tonnerre du Sinaï, non pas dans les oracles des sanctuaires, mais à travers des consciences d'hommes, de prophètes, du Fils de l'homme, des meilleurs et des plus saints de ses enfants, dans le seul sanctuaire qui soit vivant, dans votre propre cœur, dans le for intérieur de votre âme. Soyez justes, car sa loi est la justice ; soyez bons, car la bonté est le trésor par excellence de la terre ; soyez miséricordieux, aimez-vous les uns les autres, car là est la source de la vie ; sacrifiez-vous les uns pour les autres, car là est le bonheur, dans le sacrifice réciproque, dans la solidarité ; aspirez à devenir parfaits comme le Père céleste est parfait.

Assurément Jésus a revêtu cet Évangile des formes et des conceptions propres à son temps. Héritier des croyances et des espérances de son peuple, il a cru que ce Royaume de Dieu dont il annonçait la venue, se réaliserait bientôt sur la terre par une intervention surnaturelle de Dieu, non pas sans doute à la façon matérielle dont la plupart de ses compatriotes concevaient la révolution messianique, mais au moins dans la rapide transformation de l'humanité, arrachée par la toute puissance divine à l'idolâtrie, à

l'erreur et au péché, pour être transformée en une humanité nouvelle. Jésus a partagé les idées de son peuple sur les interventions perpétuelles de Dieu dans le cours des choses. Comme toute l'antiquité il croyait au miracle. Il n'avait pas et ne pouvait pas avoir la notion scientifique des lois de la nature ni la conception moderne, si majestueuse et si profondément religieuse, de l'ordre naturel dans le gouvernement du monde. Pour lui, comme pour tous les Juifs, le miracle est le mode naturel de l'activité divine. Il s'est trompé sur ces points, comme dans ses idées sur les démons ou sur la constitution physique du monde. Mais en quoi cela change-t-il la valeur de sa religion et de sa morale?

De ce que l'établissement d'une humanité juste, pure et sainte, du Règne de Dieu sur la terre, ne doive pas se faire brusquement, à bref délai, par une intervention surnaturelle, s'ensuit-il que nous ne devions pas travailler à son établissement, nous repentir de nos fautes, sentir nos misères et nous régénérer par la justice, la bonté et l'amour? De ce que le monde est régi par des lois divines et non par les interventions surnaturelles d'un Dieu parant chaque fois aux besoins du moment, s'ensuit-il que nous ne

soyons pas, d'une façon comme de l'autre, entièrement soumis à la Puissance souveraine qui gouverne le monde et que la sagesse, le bonheur, la vie supérieure, ne consistent pas, aujourd'hui comme alors, à se soumettre avec confiance à la volonté suprême qui régit nos destinées et à rechercher, comme le bien par excellence, la communion avec l'Etre parfait, qui est la plénitude de l'ordre moral ?

Mais s'il n'en était pas ainsi, si l'enseignement proprement religieux et moral de Jésus n'était pas indépendant des formes locales et des doctrines éphémères auxquelles il l'a nécessairement rattaché, il y a longtemps qu'il n'y aurait plus un seul chrétien sur la terre, au moins dans le monde civilisé. Car il n'y a plus aujourd'hui, entendez-le bien, un seul homme qui se fasse de Dieu, des anges, des démons, du monde physique et de ses phénomènes, bref de la nature entière, la même idée que Jésus ou ses apôtres.

La vérité, telle qu'elle ressort, lumineuse, de l'histoire de la chrétienté, c'est que vous pouvez avoir des doctrines très différentes et même inconciliables sur l'essence de Dieu ou sur le gouvernement de Dieu dans le monde, et être également bons et fidèles disciples du Christ,

du moment que vous avez pour ce Dieu tel que vous le concevez, les sentiments de soumission, de confiance, d'amour et de consécration à sa volonté, que Jésus réclame pour le Père céleste, du moment que vous vous efforcez de conformer vos actes et votre vie tout entière à ces sentiments. Le fait est qu'il y a eu de bons et fidèles chrétiens, d'une piété vraiment évangélique, parmi les humbles croyants des communautés primitives dont la théologie était enfantine, comme parmi les idéalistes grecs qui se représentaient Dieu à la manière d'Origène, parmi les Trinitaires de l'orthodoxie catholique et protestante comme parmi les rationalistes ou parmi les adeptes des différentes philosophies religieuses qui se sont partagé les faveurs des chrétiens depuis la Renaissance. Newton ou Pasteur ne se représentaient certainement pas Dieu ni le mode du gouvernement du monde par Dieu, de la même manière que les humbles femmes de ménage qui balayaient leur cabinet de travail. Et, cependant, ces pauvres femmes pouvaient être aussi bonnes chrétiennes que ces grands génies, du moment qu'elles éprouvaient pour Dieu, tel qu'elles le concevaient, les dispositions de l'Évangile et qu'elles puisaient dans leur piété, peut-être bien naïve,

les forces, les consolations et les espérances dont elles avaient besoin pour bien vivre [1]. Les redoutables problèmes de la théodicée dépassent de beaucoup les capacités de l'esprit humain. Personne, disaient fort justement les Juifs pieux d'autrefois, personne n'a jamais vu Dieu en face. Dieu est au-dessus de toute intelligence, disent à leur tour la science et la piété moderne. Chacun de nous se le représente comme il peut, suivant le degré de son instruction ou la puissance intellectuelle dont il est doté. Mais le plus savant et le plus intelligent en sont réduits à se faire une représentation incomplète et imparfaite de l'Etre qui surpasse toute intelligence et ne peuvent en parler que par images.

Ce que nous venons de dire de Dieu et du gouvernement du monde s'applique également à tous les autres sujets de la spéculation religieuse, à nos origines, à la nature de l'âme, à la destinée de l'univers. Ce sont là des problèmes qui nous dépassent, sur lesquels nous ne pouvons émettre que des hypothèses, sur lesquels,

[1] Les fidèles d'une même église qui répètent les mêmes termes d'un catéchisme orthodoxe, rempli de formules métaphysiques, n'entendent pas les mêmes choses sous les termes identiques. Suivant le degré de leur instruction et la force de leur intelligence, ils se représentent tout autrement le sens des formules qu'ils apprennent.

en tous cas, l'enseignement de Jésus ne nous apprend rien. Car ce sont des problèmes de l'ordre philosophique, d'un très grand intérêt pour l'homme religieux réfléchi, mais qui ne constituent pas, à proprement parler, la religion.

La religion — il est essentiel de bien comprendre cette grande leçon de l'histoire et de la psychologie religieuses — la religion n'est pas la même chose que la philosophie religieuse, quoiqu'elle soit constamment associée à des conceptions philosophiques ou dogmatiques et que très souvent on les confonde. La religion ne nous apprend rien ni sur notre propre nature ni sur celle de Dieu. Elle s'adapte à des représentations différentes de l'homme ou de Dieu. Elle est essentiellement un principe de vie, le sentiment d'une *relation vivante entre l'individu humain et les puissances ou la puissance dont l'univers est la manifestation*. Ce qui caractérise chaque religion, c'est la manière dont elle conçoit cette relation et la manière dont elle l'applique.

L'homme, à tous les degrés de la civilisation, depuis le sauvage jusqu'au savant moderne, a le sentiment instinctif ou réfléchi qu'il n'est pas seul au monde, qu'il est en relation avec d'autres êtres, avec les éléments qui l'entourent,

avec les innombrables forces qui agissent sur lui, en un mot, il sent d'instinct, et en vertu d'une expérience sans cesse renouvelée, qu'il est en relation perpétuelle avec le monde, avec l'ensemble des choses, avec l'univers. Il sait, d'une expérience continue, que, livré à lui-même, il est dans un état de dépendance absolue à l'égard de ce monde qui l'entoure, soit pour en obtenir les aliments et les biens matériels qui sont nécessaires à son existence, soit pour écarter les dangers sans nombre qui la menacent. On reconnaît généralement que ce sentiment de notre dépendance à l'égard de l'univers est la racine de toute religion.

Cependant la seule conscience de notre dépendance ne suffit pas encore à créer la vie religieuse. Tout en se sentant dépendant à l'égard de l'univers, l'homme a conscience qu'il y a échange d'action entre l'univers et lui, qu'il n'est pas purement passif. L'homme se sent vivant. Il a, dès les stades les plus élémentaires de la civilisation, l'intuition que dans l'univers qui l'entoure il y a également vie. Cette intuition se précise à mesure qu'il se développe. A l'origine, tous les phénomènes de la nature lui paraissent être autant de manifestations d'êtres vivants, d'esprits ou de génies qu'il se représente,

par analogie avec lui-même, comme plus ou moins semblables à son propre esprit. Peu à peu, à mesure qu'il apprend à classer ses perceptions et qu'il se met à réfléchir, il ramène les multiples phénomènes qui frappent son intelligence, à un nombre plus restreint de causes générales personnifiées en une hiérarchie de puissances spirituelles. Puis, soit que l'une de ces puissances s'impose, pour une raison quelconque, comme tellement plus élevée au dessus des autres que celles-ci s'effacent devant elle pour lui laisser l'hégémonie, soit que la philosophie lui ait appris à ramener toutes les variétés de l'univers à l'unité d'un principe suprême, il en arrive à reporter sur un Dieu unique l'adoration qu'il répartissait auparavant sur plusieurs dieux.

Ce dieu unique, il se le représentera d'une façon anthropomorphique, comme un esprit et une volonté suprêmes, analogues à son esprit et à sa volonté, mais d'une puissance infiniment supérieure, parce que l'homme ne peut pas se représenter les êtres autrement que par analogie avec les données de son expérience, — ou bien il se le représentera d'une façon plus abstraite, à mesure qu'il comprendra combien toutes ses expressions anthropomorphiques sont insuffisantes lorsqu'on les applique à l'Etre suprême,

— mais il ne cessera jamais d'avoir l'assurance que cet Etre suprême, ce principe de l'univers, est vivant. Et ici la réflexion confirme son intuition. Car, alors même que la science ne peut rien nous dire sur la nature intime de Dieu qui dépasse toute intelligence, il est une évidence à laquelle l'esprit humain ne peut pas se soustraire, c'est que l'ordre universel dont il fait partie et à l'égard duquel il se sent absolument dépendant, comprend la vie, puisque l'homme qui en fait partie est vivant, et que le principe suprême de cet ordre universel ne peut être qu'un Dieu vivant, puisqu'il est la cause de la vie et que la vie seule engendre la vie.

De quelque manière donc que l'homme se représente la divinité — ce qui est affaire de philosophie religieuse et ce qui varie suivant le degré de son développement intellectuel et de ses connaissances — il a conscience que sa relation avec l'univers est une relation d'être vivant à être vivant (non plus d'homme à homme), qu'entre l'univers et lui il y a action et réaction, relation vivante. Voilà ce qui constitue à proprement parler la religion, à tous les degrés de l'évolution religieuse de l'humanité. Il n'y a pas de religion sans Dieu vivant[1].

[1] Le principe central de la foi augustinienne et calvi-

De quelle nature sont ces actions et réactions? Comment s'établit cette relation vivante entre l'univers et l'homme et quels en sont les caractères? C'est là que se différencient les religions historiques. Les unes insistent plus sur la toute-puissance divine — qu'il s'agisse d'ailleurs d'un ou de plusieurs dieux, — les autres, plus sur les ressources de l'homme pour lui arracher ses faveurs; les unes plus sur la crainte, les autres plus sur la dévotion.

L'Évangile affirme que cette relation doit être une relation d'amour. Tandis que le Bouddhisme tend à absorber l'individu dans le grand Tout, dont l'univers visible n'est qu'une image fallacieuse, et à supprimer ainsi l'individualité humaine, — tandis que l'Islamisme, accentuant le principe du Judaïsme, tend à établir une séparation radicale et infranchissable entre Allah et le fidèle, l'Évangile chrétien se caractérise essentiellement par ceci qu'il stipule entre Dieu et l'homme un lien d'amour. Dieu est le Père céleste; l'homme est fils de

niste, qui a été aussi celui de tous les grands docteurs de la chrétienté : la souveraineté absolue de Dieu et la dépendance absolue de l'homme à l'égard de Dieu, — est ce que la science moderne appelle la souveraineté de l'ordre universel. C'est le point où la foi et la science se rencontrent.

Dieu; Dieu aime l'homme; l'homme doit aimer Dieu; la relation entre le principe de l'univers et l'homme individuel est une relation d'amour, dans laquelle les deux termes subsistent. Dieu et l'homme, — l'homme ne se perdant pas en Dieu, Dieu ne se maintenant pas séparé de l'homme, — s'accordent dans une communion vivante, de telle sorte que la dépendance de l'homme à l'égard de Dieu ne soit plus une contrainte, mais une libre et joyeuse consécration et que la souveraineté de Dieu à l'égard de l'homme ne soit plus une tyrannie, mais une puissance aimée et bénie.

Voilà ce qui est la marque distinctive du Christianisme de Jésus au milieu des autres grandes religions. L'histoire des religions confirme ici la conclusion à laquelle nous avait conduits la critique biblique et l'histoire de l'Église. Les dogmatiques, les institutions ecclésiastiques, les rites, les philosophies chrétiennes ont changé au cours des siècles; les doctrines professées par Jésus et par les apôtres ont depuis longtemps disparu. Ce qui est resté, ce qui reste comme le fond propre de l'Évangile du Christ, c'est ce qui est en lui spécifiquement la religion, indépendante de la doctrine, et la morale, indépendante des sacrements et des institutions :

*c'est Dieu, le Père céleste, quelle que soit la représentation philosophique de l'être divin ; — les hommes, fils de Dieu et par conséquent frères entre eux, quelle que soit la notion philosophique de la nature de l'homme ; — c'est ce que l'Évangile lui-même nous a appris depuis longtemps à reconnaître comme sa quintessence, c'est l'affirmation souveraine : « tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée ; tu aimeras ton prochain comme toi-même. Et ces deux commandements n'en font qu'un.* »

Maintenant, ayez sur Dieu, sur la création, sur l'âme, sur le monde, les idées que vous voudrez ou plutôt que vous pourrez avoir, d'après le degré de votre instruction, — si vous adhérez à ces principes de vie, vous êtes, sous les formes successives et avec les doctrines variables que comportent les diverses étapes de la civilisation, *chrétiens.*

*
* *

On a souvent reproché au protestantisme libéral de professer ainsi un christianisme appauvri, diminué et en quelque sorte vidé de son contenu. Sans doute, cette religion sans

dogmes, sans pratiques dévotes, sans rites magiques, étonne ceux qui sont habitués à une religion leur apportant, sans effort de pensée de leur part, des solutions toutes faites des grands problèmes de la métaphysique, et des recettes assurées pour faire leur salut. Mais prétendre qu'elle soit vide de contenu et pauvre de biens spirituels, c'est faire gratuitement injure à l'Évangile du Christ, puisque Jésus lui-même a résumé sa prédication dans cette profession toute religieuse et toute morale, et c'est se faire de singulières illusions sur l'état de notre société et de notre propre vie spirituelle. Une pareille religion vous paraît pauvre et réduite à sa plus humble expression ! Essayez donc de la réaliser et vous verrez ce qu'il en est de sa prétendue insuffisance. Oui, quand vous aurez complètement réalisé dans votre propre cœur, dans votre vie personnelle, dans la société où vous vivez, l'amour pour Dieu et la fraternité humaine; quand vous aurez éliminé de votre âme toute espèce de mal; quand vous aurez entièrement déraciné en vous l'égoïsme pour vous consacrer sans réserve à l'ordre moral, à la volonté de Dieu; quand vous aurez accompli toute la justice et transformé votre existence en un rayonnement de bonté, alors seulement vous

aurez le droit de dire qu'un pareil idéal ne vous suffit pas et qu'une pareille religion est mesquine. On peut être sans inquiétude sur le résultat de cette épreuve.

Le protestantisme libéral a conscience de maintenir dans toute sa plénitude les principes de vie de l'Évangile, ce qui constitue essentiellement la religion du Christ, comme il a conscience d'avoir maintenu l'esprit protestant. Mais il veut les maintenir et les propager, non pas comme des idoles devant lesquelles on s'incline, ou comme des articles d'un catéchisme, que l'on apprend par cœur, ou comme des traditions sacrées que l'on vénère de loin, à certains jours ou dans certaines cérémonies. Ce sont pour lui des *principes de vie*, c'est-à-dire des puissances morales actives et fécondes, qui doivent pénétrer l'âme individuelle et la société humaine, non pour les asservir à des traditions dépassées et les renfermer à tout jamais dans les applications qui en ont été faites autrefois, mais au contraire pour les féconder sans cesse et leur inspirer continuellement de nouvelles applications, appropriées aux conditions nouvelles de la science et de la civilisation.

La religion du Christ n'est pas pour lui une révélation close une fois pour toutes, une règle promulguée par Jésus et qui dès lors s'impose du dehors, immuable et dès le premier jour achevée dans toutes ses parties. Elle est un germe qui doit sans cesse produire de nouveaux fruits, une plante qui doit grandir et pousser constamment de nouveaux rameaux, une force spirituelle qui doit, d'âge en âge et de génération en génération, être appliquée dans de nouvelles conditions, afin de réaliser toujours plus les effets salutaires qu'elle comporte. La religion, pour les protestants libéraux, est et doit être le progrès perpétuel de la vie spirituelle.

Et pour la propager, ils ne comptent pas sur l'autorité de la tradition ou des institutions établies, pas plus que sur celle des démonstrations philosophiques. L'autorité extérieure, pas plus celle d'un livre que celle d'une église, pas plus celle d'une majorité ecclésiastique que celle d'un pape, n'a à leurs yeux aucune valeur morale ou religieuse. Pour propager ces principes de vie spirituelle qui constituent, à leurs yeux, l'élément permanent du christianisme, ils comptent uniquement sur leur beauté, sur leur incomparable grandeur morale et sur l'adhésion

qu'elle doit arracher au cœur et à la conscience des hommes, parce qu'il n'y a de convictions morales véritables que par la libre acceptation de la vérité.

Le protestantisme libéral — je tiens à insister sur ce point en terminant — ne fonde la religion que sur l'expérience religieuse, non sur des argumentations théologiques ou philosophiques. Il n'est pas une philosophie ; il compte parmi ses adhérents des hommes qui professent des opinions philosophiques ou des convictions théologiques très différentes, depuis ceux qui conservent de nombreuses doctrines traditionnelles jusqu'à ceux qui professent un panthéisme spiritualiste. Il fait appel à l'expérience religieuse de l'humanité dans le passé, sans doute, parce que les leçons du passé sont toujours bonnes à enregistrer. Bien téméraire serait celui qui prétendrait ne tenir aucun compte de ce que l'humanité a pensé et éprouvé avant nous. Mais enfin l'humanité a pensé et éprouvé bien des choses différentes. Aussi est-ce essentiellement à l'expérience actuelle et présente qu'il fait appel.

En présentant aux hommes de notre temps, dans nos sociétés d'une civilisation avancée,

l'Évangile tout religieux et moral tel que nous venons de le caractériser, cet Évangile qui se résume en amour pour Dieu et en amour pour le prochain, il n'a d'autre appel à leur adresser que celui-ci : « Faites-en l'expérience, allez à la source, venez auprès de ceux de vos frères en humanité qui se sont pénétrés de cet évangile et qui ont fait leurs efforts pour le réaliser dans leur vie ; apprenez à connaître auprès d'eux quelle force morale, quelle puissance spirituelle cette pénétration par l'amour de Dieu et des hommes frères leur a données. Ce n'est pas une simple reconnaissance théorique de faits en eux-mêmes incontestables qu'il vous faut. C'est une adhésion complète de votre âme entière. A votre tour essayez d'aimer Dieu, d'avoir confiance dans la puissance souveraine qui régit cet univers où vous n'êtes qu'un imperceptible atôme, — entraîné dans le torrent infini de la vie générale comme l'un des globules infiniment petits de notre sang est entraîné dans la circulation de notre organisme humain ; prenez conscience de la parenté de votre esprit avec l'esprit qui se manifeste partout en nous et autour de nous, partout où règnent l'ordre et la loi, et apprenez à sentir comme une réalité vivante que vous procédez de cet esprit universel auquel

vous vous rattachez par toutes les fibres de votre être. Apprenez à ressentir combien il y a de force, de consolation et d'espérance dans cette confiance en Dieu, dans cette foi qui, suivant l'expérience de tous les grands chrétiens du passé, est le principe du salut. Assurez-vous, par votre propre expérience, combien il y a de bonheur dans la communion morale avec ce Dieu, dans le renoncement à notre égoïsme, la repentance de nos misères, et le don de nous-mêmes à la justice, à la vérité morale, à tout ce qui est beau, d'une beauté pure, à tout ce qui est noble et généreux. Apprenez par votre propre expérience, tout ce qu'il y a de relèvement, de consolation, de douceur, et aussi d'énergie pour la lutte et de puissance pour l'accomplissement du devoir, dans le recueillement, dans la prière, non pas dans cette prière magique et à proprement parler impie, qui prétend modifier la volonté du Tout-Puissant pour la conformer à nos désirs ou à nos besoins individuels, mais dans la prière vraiment chrétienne, par laquelle la créature humaine s'associe à la volonté du Père Céleste, sur la terre comme au ciel, et goûte ainsi les plus saintes, les plus pures et aussi les plus vivifiantes joies de la vie spirituelle.

Apprenez encore combien l'amour est la source

par excellence de toutes les meilleures émotions que nous puissions éprouver ici-bas, comment dans nos tristesses, dans nos deuils comme dans nos heures de bénédiction, l'amour, la consécration de nous-mêmes aux autres, aux bien-aimés, à nos frères en humanité, est le bienfait mille fois béni qui embellit et ennoblit sans cesse notre existence. Apprenez ce qu'il y a de joie sainte à travailler, non dans son intérêt égoïste, mais pour le bien des autres, pour ceux qui nous entourent, pour la famille, pour la patrie, pour l'humanité, à pratiquer la justice et à la répandre autour de nous. Apprenez tout cela, non dans les livres des moralistes ou sur les lèvres des prédicateurs, mais par votre propre expérience, dans votre propre cœur, dans votre propre conscience. Alors vous serez chrétiens et il n'y a pas d'autre voie pour vous conduire au christianisme en esprit et en vérité. »

Le protestantisme libéral croit à la puissance de l'Évangile, de l'Évangile saisi dans son essence religieuse et morale, indépendant des formes doctrinales ou ecclésiastiques temporaires qu'il a revêtues au cours de son histoire déjà longue, ou qu'il revêt encore aujourd'hui. Il professe cet Évangile au nom de l'expérience qu'il en a faite. L'Évangile est pour lui Lumière

et Vie, et il croit que la Lumière doit éclairer quiconque n'a pas les yeux obscurcis et que la Vie doit ranimer et réchauffer quiconque lui ouvre son sein.

---

## III

# Le protestantisme libéral fondé sur l'expérience morale

### LE PÉCHÉ, LA SOLIDARITÉ MORALE, L'ŒUVRE DU CHRIST

Le protestantisme libéral moderne repousse les doctrines traditionnelles de l'orthodoxie catholique ou protestante, sur le péché originel et sur la rédemption par le sacrifice du Christ payant la rançon de l'humanité coupable, tout comme il rejette les dogmes de la Trinité ou de la Divinité métaphysique du Christ, et pour les mêmes motifs. Ils sont inadmissibles pour la raison ; ils sont étrangers à l'enseignement originel du Christ et l'histoire, aujourd'hui mieux connue qu'autrefois, nous a appris par suite de quelle évolution théologique et par le fait de quelle infiltration de doctrines philosophiques

grecques ou de spéculations rabbiniques juives, ils se sont introduits dans le christianisme.

Mais en rejetant ces dogmes, le protestantisme libéral n'entend nullement contester la valeur des expériences religieuses ou morales dont ils ne sont que des explications insuffisantes. Les expériences sont des faits de la vie morale qui existent par eux-mêmes et qu'il n'est au pouvoir de personne de faire disparaître. Les dogmes sont de simples hypothèses philosophiques, sujettes à revision comme toutes les autres doctrines du passé et qui ne sauraient échapper à cette revision, parce qu'il a plu à certaines assemblées de prélats ou de théologiens de les sanctionner. Le protestantisme libéral se fonde sur l'expérience morale, passée ou présente, comme nous avons vu précédemment qu'il se réclame de l'expérience religieuse de la saine piété.

Le dogme du péché originel et de la corruption radicale de l'humanité est indissolublement lié à une conception de l'histoire, qu'aucun homme instruit ne peut plus admettre aujourd'hui. Les beaux récits de la création et de la chute, dans la *Genèse*, ne peuvent plus être pour nous que des légendes d'une très haute inspiration religieuse, mais dénuées de toute

autorité historique ou scientifique. Et l'expérience de l'humanité prouve que la notion de la corruption radicale de l'homme et de son incapacité absolue pour le bien en dehors de la religion chrétienne, est démentie par d'innombrables observations.

Mais sous ce dogme que l'histoire condamne et qui ne fournit pas une explication satisfaisante de l'origine du mal, il y a de grandes expériences morales dont il est l'expression symbolique, savoir : la conscience de l'universalité du péché et des conséquences funestes que le péché comporte fatalement pour l'humanité ; — le sentiment de la servitude que le mal impose à celui qui se laisse séduire par lui ; — la notion très ancienne et très profonde de la solidarité qui relie les hommes les uns aux autres, non seulement dans la société de leur temps, mais de génération en génération, à travers le temps et l'espace.

Ce sont des expériences générales de l'humanité, plus ou moins vivement ressenties aux diverses époques de son histoire, mais également fondées dans tous les temps et que la science sociale a mises en lumière avec une nouvelle évidence. Le mal est une réalité tragique, dans l'homme et dans la société. Le péché est

un fait qui s'impose à l'observation la plus superficielle. Que l'on y voie avec les Grecs et les Hindous un résultat de l'ignorance ou avec les Sémites l'œuvre d'une volonté mauvaise, qu'on l'explique d'une façon ou d'une autre, le mal est partout, dans le cœur de l'homme individuel et dans la collectivité sociale. A certains moments on est disposé à en rendre responsable surtout l'individu ; à d'autres, comme de nos jours, on s'imagine plus volontiers que la société surtout est coupable et qu'avec des institutions meilleures on ferait disparaître le mal dans la vie individuelle. Une observation plus sérieuse et dégagée des préoccupations politiques et sociales contemporaines, confirme la vieille expérience chrétienne, que le mal est à la fois dans l'individu et dans la société et qu'il faut régénérer à la fois l'un et l'autre, pour en triompher ou tout au moins en atténuer les ravages.

Le protestantisme libéral ne conteste en aucune façon la gravité et l'étendue du péché dans l'humanité, comme on l'a souvent affirmé. Il constate que les explications proposées par l'Église ou par les philosophes pour résoudre le problème de l'origine du mal, sont tout à fait

insuffisantes. C'est le problème insoluble par excellence. Mais il ne pense pas que ce soit la solution philosophique du mystère qui importe à notre vie religieuse et morale. Sur ce point comme sur les autres questions d'ordre théologique ou philosophique, il règne entre ses adhérents de grandes différences de doctrines. Qu'importe! La seule chose nécessaire, c'est de reconnaître le fait même de l'empire du péché, d'amener les hommes à ressentir vivement le mal en eux-mêmes comme autour d'eux — car on est toujours plus disposé à le reconnaître chez les autres que chez soi — et de travailler ainsi à le combattre, à la fois en dissipant les erreurs qui l'engendrent et en s'efforçant de corriger les mauvaises tendances qui portent l'homme à faire le mal, même quand il a conscience qu'il devrait faire le bien, quand il sait quel est ce bien et qu'il ne pèche donc pas par ignorance.

Mais en même temps qu'il garde de la tradition chrétienne la conscience de l'universalité et de la terrible puissance du mal, le protestantisme libéral n'a pas pu se soustraire à l'évidence de l'expérience humaine, dans l'antiquité, de nos jours, chez les peuples non chrétiens comme dans nos sociétés modernes d'une civilisation si

étrangement bigarrée. Il a appris à reconnaître que partout, chez tous les peuples, dans toutes les races, dans toutes les religions, il y a le bien à côté du mal, des actes sublimes à côté des crimes, de magnifiques aspirations vers une vie supérieure et d'héroïques sacrifices à côté des basses passions et de l'égoïsme féroce. En sorte que, sans atténuer en rien la détresse dont le péché est responsable et sans chercher à faire illusion aux hommes sur leur misère morale, il a bien dû repousser, au nom de l'expérience la plus évidente, la croyance à l'impuissance naturelle de l'homme pour le bien et l'idée de la corruption radicale de l'humanité.

L'homme n'est ni absolument bon, ni absolument mauvais ; il est à la fois bon et mauvais, tantôt un peu meilleur, tantôt un peu pire. L'étiage même du bien et du mal varie suivant les degrés de la civilisation. Il n'est pas le même pour un homme cultivé que pour un être inculte, pas le même pour un chrétien ou pour un bouddhiste que pour un indigène de l'Australie ou pour un Negrito. Le contenu de la morale évolue, comme le contenu de la pensée. L'obligation morale demeure partout, comme les catégories de la raison.

Aussi est-ce en faisant appel à ce qu'il y a de

bon et de sain dans la nature humaine, en s'efforçant de développer les bons éléments qu'elle renferme, de les fortifier, de les étendre, de les rendre plus vivaces et plus actifs, que l'on peut lutter contre l'empire du mal et contre la tyrannie du péché. De tout temps les moralistes, les prédicateurs, les réformateurs n'ont pas procédé autrement. Même ceux qui ont le plus violemment abaissé la nature humaine, n'ont pu faire autre chose que de recourir à la persuasion et d'en appeler à l'intérêt bien entendu, à l'intelligence, à l'imagination, à la conscience de leurs semblables, pour les déterminer à accepter les moyens de régénération qu'ils préconisaient.



L'éducation de la société humaine, comme celle de l'individu, est une œuvre de longue haleine, lente et pénible. L'histoire du passé, aussi bien que l'observation du présent, prouvent que les transformations morales ne s'opèrent pas brusquement, sauf peut-être dans un petit nombre de cas exceptionnels. Encore l'étude psychologique minutieuse de ces cas exceptionnels montre-t-elle le plus souvent que la crise

morale, en apparence subite, n'est en réalité que l'explosion de forces latentes depuis longtemps à l'œuvre. La vie morale de l'humanité comme la vie physique dans l'univers procède par *évolution*, non par révolution. C'est là une des vérités générales les mieux établies par la science moderne dans tous les domaines.

Aussi faut-il renoncer à diviser l'histoire de l'humanité en grandes périodes antithétiques : le règne du mal et le règne du bien ; la période du péché et de la condamnation, celle de la grâce et du salut. Assurément c'est là une vieille idée chrétienne. Il était usuel parmi les premiers chrétiens d'opposer la société nouvelle qu'ils constituaient, au monde antérieur, comme la lumière aux ténèbres. Les chrétiens étaient « les saints » ; tous les autres étaient les « impies ». De tout temps les réformateurs ont été enclins à proclamer qu'ils apportaient au monde la vérité définitive, la solution finale des misères humaines, tandis qu'auparavant régnaient l'erreur et l'injustice. Ce n'est pas là une infirmité particulière aux chrétiens. Pour combien de nos contemporains la Révolution de 1789 est-elle l'ère nouvelle du salut social, substituée à celle des ténèbres et de l'ignorance !

Toutefois dans l'Église et dans la théologie

chrétiennes, cette idée a eu une puissance et une durée plus grandes que partout ailleurs. Intimement associée à leurs origines juives, elle procédait directement des espérances messianiques, de l'ardente conviction répandue chez les Juifs que, par une brusque révolution surnaturelle, le Royaume de Dieu s'établirait sur la terre et mettrait fin à tout jamais aux royaumes de l'idolâtrie, de l'erreur et du péché. Les chrétiens spiritualisèrent ces croyances ; ils les débarrassèrent de leurs éléments matériels et grossiers. Mais l'Église en conserva le principe. Et quand l'expérience eut prouvé que la révolution surnaturelle, attendue comme prochaine, ne se réalisait pas, elle s'identifia elle-même avec le Royaume de Dieu sur la terre, reléguant au ciel le Royaume de Dieu définitif, et elle maintint plus que jamais la thèse, qu'en elle, en elle seule, était le salut, la régénération, le royaume du bien, tandis qu'en dehors d'elle, soit chez les innombrables peuples qui avaient passé sur la terre avant son apparition, soit chez les races qui restaient en dehors de son action, soit même chez ceux qui, dans les pays chrétiens, ne se soumettaient pas à ses directions, il n'y avait que péché, erreur et damnation.

Eh bien ! cette croyance-là, quelle que soit

son antiquité, le protestantisme libéral la repousse de toutes ses forces, non seulement parce qu'elle lui paraît souverainement injuste et immorale, mais surtout parce qu'elle est démentie par toute l'expérience de l'humanité. Il n'est pas vrai qu'il n'y ait eu qu'erreur, péché, indignité morale, chez tous les peuples non chrétiens de l'antiquité ou des temps plus rapprochés de nous : il y a eu chez eux une vie religieuse et une vie morale, souvent fort belle, d'une inspiration parfois très noble ; ils nous ont laissé des exemples et des écrits qui, aujourd'hui encore, constituent l'une des meilleures parties du trésor spirituel de l'humanité. Il n'est pas davantage vrai que la société chrétienne, l'Église, ait été toujours et partout le règne du bien, de la justice, de la pureté, et que le péché n'y ait pas sévi comme ailleurs. Certes, nous ne voulons pas contester les grandeurs morales de l'Église et nous ne serons jamais avec ceux qui, par réaction contre ses prétentions exagérées, méconnaissent les admirables bienfaits de piété et de moralité supérieure qu'elle a répandus dans l'humanité. Mais enfin, l'histoire ecclésiastique est pleine des faiblesses morales, des crimes, des infamies qui se sont produits dans cette société prétendue parfaite et

qui nous interdisent, absolument, de saluer en elle la société des saints substituée à la société des pécheurs.

On dit, il est vrai : tous ceux qui font partie de l'Église n'échappent pas au péché. Ils sont hommes ; ils sont par eux-mêmes faibles et impuissants. Mais l'Église possède le moyen de les purifier sans cesse, de les soustraire aux conséquences funestes de leurs péchés et de les ramener ainsi à l'état de salut, en les faisant participer aux bénéfices du sacrifice expiatoire, par lequel le Christ a payé pour les pécheurs la rançon de leur péché. Si vous êtes catholique, ce sera par les sacrements que vous participerez à la régénération et au salut. Si vous êtes protestant orthodoxe, ce sera par la foi au mérite infini du sacrifice consenti par le Fils de Dieu.

Le protestantisme libéral ne peut accepter ni l'une ni l'autre des deux doctrines. Dans l'Évangile de Jésus, il n'y a pas de sacrements. Le baptême et la sainte Cène, qui remontent seuls aux origines du Christianisme, n'ont alors en aucune façon le caractère ni la valeur des sacrements ecclésiastiques. Quiconque est au cou-

rant des travaux de la critique historique, sait cela. Et quant au dogme de la satisfaction vicaire, non seulement il est étranger à l'Évangile, mais il est en contradiction avec ses principes essentiels. Dans l'Évangile de Jésus, Dieu est le Père céleste qui pardonne au pécheur repentant, justement parce que la justice divine est supérieure à celle des sociétés humaines, parce qu'il est plein de miséricorde et non de rancune. Pour pardonner à l'enfant prodigue, le père de la parabole n'a pas besoin de crucifier le fils aîné. Les sacrements du catholicisme ne sont que des opérations magiques dénuées de toute valeur aux yeux de la raison, et le Dieu qui ne peut remettre leurs fautes aux hommes qu'en infligeant des souffrances infinies à un innocent à la place des coupables, est un Dieu monstrueux que nous ne pouvons adorer, puisque le moindre homme ayant quelque délicatesse de conscience lui est moralement supérieur.

D'ailleurs, il est parfaitement inutile de nous engager dans des discussions dogmatiques. Nous prétendons nous en tenir uniquement à l'expérience, aux faits que tout le monde peut contrôler. Or, ce qui saute aux yeux, c'est qu'il y a, en grand nombre, des hommes qui ne cessent

de participer à tous les sacrements, d'autres qui croient sans restriction à la rédemption par le sang du Christ, et qui, bien loin d'être des saints, s'abandonnent au péché plus que beaucoup d'autres, insouciants des sacrements et de la doctrine orthodoxe.

Cette expérience a suffi depuis longtemps à convaincre les protestants libéraux, que ce ne sont ni les sacrements ni l'adhésion au dogme du sacrifice substitutif du Christ, qui assurent le triomphe du bien sur le mal, la régénération de l'humanité. Du moment que nous avons abandonné l'ancien exclusivisme des églises chrétiennes, du moment que nous admettons, pour les non chrétiens, la possibilité de faire leur salut (pour employer l'expression traditionnelle), c'est-à-dire d'échapper à l'empire du mal et de parvenir à une vie spirituelle et morale bienfaisante, tandis que des chrétiens soumis au rite ou au dogme restent esclaves du péché, du moment, en un mot, que nous abandonnons la doctrine épouvantable, mais logique, d'après laquelle tout homme qui ne bénéficie pas des moyens de grâce dont disposent les églises traditionnelles, est un être perdu et damné, il faut bien aboutir à la conclusion que ce ne sont pas les sacrements de l'Église ni la croyance à cer-

tains dogmes qui sauvent l'homme. Les protestants libéraux ne comprennent pas comment les adeptes de l'orthodoxie traditionnelle, catholique ou protestante, peuvent se soustraire à cette inéluctable conséquence. Y en a-t-il cependant encore beaucoup parmi eux qui poussent la logique, avec saint Augustin, jusqu'à traiter de « péchés splendides » les vertus des païens ou qui aient le courage de damner l'immense majorité de l'humanité, pour n'avoir pas reçu l'absolution avec eux ou n'avoir pas cru à l'expiation par le sang du Christ avec eux ? Le cœur est meilleur que l'esprit. Mais les hommes réfléchis ne peuvent pas se contenter de pareils compromis pleins de contradictions.

Le protestantisme libéral dit ici tout haut ce que beaucoup d'autres pensent, sans le dire, parfois sans qu'ils se rendent compte de la portée de cette conviction : le mal, à toutes les époques, chez toutes les races, dans toutes les religions, ne peut être combattu que par des armes morales, non par des pratiques magiques ou par de simples croyances intellectuelles. Et cette lutte est de tous les temps. C'est elle qui fait la dignité de la vie humaine.



Comme le péché procède à la fois de l'erreur et de la mauvaise volonté, l'œuvre de régénération individuelle ou sociale doit consister, à la fois à propager la vérité et à corriger les mauvaises dispositions de l'être humain. Les deux méthodes sont également indispensables.

L'une des plus fâcheuses illusions de la démocratie moderne a été de s'imaginer, par réaction contre l'Église, qu'il suffisait d'instruire les hommes pour les régénérer. Assurément l'instruction est une condition nécessaire du progrès moral. Partout, en Europe et en Amérique, les protestants libéraux ont été les promoteurs infatigables de l'instruction populaire. Mais partout aussi ils ont réclamé avec insistance que l'on ne considère pas l'instruction seule comme la panacée morale. Sans l'éducation du cœur et de la conscience elle est moralement inefficace. L'acquisition de nouvelles connaissances, surtout des connaissances élémentaires dont se compose l'instruction de l'immense majorité des citoyens, ne détermine pas la volonté vers le bien plutôt que vers le mal. Elle émancipe l'esprit ; elle l'habitue à penser, le prépare à exercer sa responsabilité ; elle fourbit l'instru-

ment de la vie morale. Mais la science, par elle-même, est amorale ; elle constate des faits, en déduit des conséquences ; elle explique et, par cela même, justifie rationnellement tout ce qui existe. Elle fournit des matériaux perfectionnés aussi bien pour le vice que pour la vertu.

Pour que l'instruction soit moralement féconde, il faut qu'elle soit accompagnée et toute pénétrée d'éducation, de manière à développer la puissance des bons éléments de notre nature, à redresser nos difformités spirituelles et à nous communiquer les principes de vie morale qui nous manquent. Cette œuvre-là est autrement délicate que celle de l'instruction. Elle ne se laisse pas réduire en maximes ni en formules. Elle ne s'opère pas par des procédés mécaniques. Elle est essentiellement l'initiation à une forme supérieure de l'existence, la révélation d'un idéal dont la beauté et la grandeur conquièrent l'âme, une transfusion de vie de l'éducateur à l'élève, la communication d'un esprit, d'une énergie, d'une volonté pour le bien.

L'éducation morale est avant tout le fait de l'expérience, de celle des autres comme de la nôtre propre, l'expérience des hommes qui nous élèvent et nous instruisent, de ceux qui nous

ont précédés dans la vie et dont les enseignements et les exemples nous sont parvenus dans leur histoire, dans leurs écrits, dans tout ce qui les fait revivre pour nous. C'est la sainte contagion du bien, qui est non moins réelle que la contagion du mal, dont nous constatons si souvent les funestes effets physiques ou moraux.

Nulle part la solidarité qui unit les hommes à travers le temps et l'espace, n'apparaît plus puissante que dans ce domaine de la vie morale qui est, par excellence, celui du règne humain. L'instruction, la civilisation toute entière ne sont possibles que grâce à la solidarité. Les connaissances que nous pouvons acquérir aujourd'hui, les biens nombreux dont nous jouissons tous, même les plus misérables, dans nos sociétés de haute culture, n'existent que par suite des travaux accumulés et des découvertes successives des innombrables générations qui nous ont précédés. Sans elles, nous n'aurions rien de tout cela ; nous ne serions rien qu'une variété de l'espèce animale. A combien plus forte raison en est-il ainsi de l'éducation et de la vie morale, cette quintessence de la vie humaine !

Quelle profonde vérité il y a dans la doctrine où la société chrétienne a consigné l'expérience de l'humanité : livré uniquement à lui-même,

l'homme est incapable de faire le bien ! Abandonnée à ses propres forces, chaque créature humaine serait aussi impuissante à lutter contre le péché qu'à lutter contre l'ignorance. Notre vie morale nous vient du passé, du long apprentissage de la vie fait par les générations antérieures, de cette longue série d'expériences accumulées qui, peu à peu, ont appris aux plus tard venus le chemin de la vérité, de la justice et de la bonté.

De tout temps les hommes ont eu l'intuition plus ou moins raisonnée de ces conditions de la vie morale. Aussi n'est-ce pas le hasard ni l'habileté de quelques chefs spirituels, mais la nature même qui de tout temps a poussé les hommes, conscients de leur faiblesse, avides de secouer le joug du péché et les misères de la vie inférieure, à chercher des lumières, des énergies, une inspiration morale, auprès de ceux qui leur apparaissaient dans le passé comme les maîtres de l'âme humaine, les détenteurs d'une puissance spirituelle supérieure, les incarnations de la sagesse, de la vie pure et sainte. Tantôt ils se sont adressés au poète qui, dans ses vers immortels, leur permettait de commu-

nier avec les héros du passé [1]; tantôt ils ont suivi le sage qui, par-dessus les rumeurs de la foule et les agitations de l'heure présente, avait contemplé la sereine beauté de la sagesse éternelle. Ici, ils se sont attachés aux hommes en qui s'incarnait la tradition avec son caractère vénérable ; ailleurs, ils ont demandé la vie aux mâles individualités des prophètes et des réformateurs. Plus généralement encore ils sont allés vers ces quelques êtres d'élite, dont la puissante personnalité domine de très haut l'histoire entière, parce que la parole de vie qu'ils ont apportée aux hommes, a paru si forte et si grande que l'on a vu en eux des envoyés ou même des incarnations de l'Éternel, vers Confucius, vers Mohammed, vers Çakyamouni le Bouddha, vers Jésus le Christ.

Ce sont là des faits que l'histoire scientifique moderne a mis en pleine lumière, non des théories. Leur universalité même nous autorise à les considérer comme autant de manifestations variées d'une disposition générale de l'esprit humain. Prétendre se soustraire à la solidarité qui règne dans la vie morale de l'humanité, est

[1] Dans la société gréco-romaine, les poèmes d'Homère étaient devenus ainsi une source d'éducation et de vie morale.

absurde. Et méconnaître la grande leçon qui ressort pour nous de la forme que cette solidarité a prise partout dans l'histoire, est tout aussi déraisonnable que de méconnaître les transformations de l'idéal moral dans le passé et de nous croire liés, à tout jamais, par l'idéal traditionnel auquel l'Église prétend nous asservir.

L'homme, dans sa lutte contre le péché, a besoin de puiser son inspiration et ses forces à une source éprouvée. Il doit s'y abreuver librement, non pas pour s'endormir ensuite dans la quiétude du contentement de lui-même, mais au contraire pour aller de l'avant, rafraîchi et retrempé, afin de faire mieux et plus que ce qu'il a fait jusqu'alors. Voilà les leçons de l'expérience humaine, sur laquelle se fonde le protestantisme libéral pour dire à la société contemporaine qu'elle ne saurait se détacher de la solidarité morale du passé, que son devoir est de prendre dans ce passé moral ce qu'il y a de meilleur, de plus grand, de plus beau et de plus saint, pour se l'assimiler et pour en faire le principe même de sa lutte contre le mal, autrement dit de son salut. Car, si elle se refuse à le faire, nos contemporains ne renonceront pas, pour cela, à chercher leur inspiration morale auprès d'autres hommes. Ils iront demander

aux politiciens de bas étage un breuvage empoisonné, à défaut des sources pures auxquelles ils ne sauront plus accéder.

*
* *

Le protestantisme libéral — nous l'avons déjà dit et nous tenons à le répéter — n'est pas exclusif. Partout où il y a des leçons, des exemples, des forces à recueillir dans la vie morale de l'humanité, que ce soit dans la philosophie grecque, dans le Bouddhisme, dans l'Islamisme ou ailleurs, il engage la société moderne à en faire son profit. Mais au nom de l'expérience historique comme au nom de l'expérience individuelle de millions de nos contemporains, il pense que nulle part, dans le passé, il n'y a une source de vie morale aussi pure et aussi bienfaisante que dans l'Évangile du Christ; et c'est pour cela, uniquement pour cette raison d'ordre expérimental, qu'il propose cet Évangile comme l'antidote par excellence du péché et comme la puissance la plus efficace pour la régénération constante de l'humanité.

Il n'est guère contestable que les portions de l'humanité qui sont devenues chrétiennes, ont acquis ainsi une énergie vitale supérieure à celle

de toutes les autres et que, chez elles seules, s'est épanouie la civilisation la plus haute. Il ressort avec non moins d'évidence de l'histoire que, dans tout le cours de son développement, la chrétienté a constamment puisé de nouvelles forces et de nouvelles lumières morales en se retrempant aux enseignements de l'Évangile, pour corriger les erreurs et les abus que les passions individuelles ou les institutions dégénérées avaient fait prévaloir dans l'ordre moral. Et quand nous nous interrogeons nous-mêmes, hommes du xx$^{e}$ siècle, ne constatons-nous pas que ce qu'il y a de meilleur en nous, nous vient de l'éducation séculaire puisée dans l'Évangile?

Où donc avons-nous appris la dignité de l'âme humaine, même dans la plus humble et la plus misérable des créatures, sinon dans l'Évangile qui depuis dix-neuf siècles nous inculque, lentement et progressivement, la conviction que même le plus petit d'entre nous est enfant du Père céleste et que son âme est d'un prix infini? Où donc l'humanité a-t-elle appris à avoir confiance dans sa destinée supérieure et à mettre son idéal, non dans la jouissance, ni dans l'exploitation de ses semblables, ni dans une forme quelconque de l'égoïsme, mais dans la réalisation d'une sublime mission morale?

Où donc a-t-elle entendu résonner cette parole qui énonce la condition de toute moralité supérieure : « Que sert-il à un homme de gagner le monde entier, s'il perd son âme? » Quelle est la religion qui lui ait enseigné avec plus de force, que ce ne sont pas les rites ni les dévotions extérieures qui peuvent régénérer l'homme, mais la foi en la souveraineté de l'ordre moral, assimilé à la volonté même de Dieu, et que cette foi elle-même n'est rien qu'un vain fantôme, si elle ne se manifeste pas constamment dans les œuvres, si elle ne se traduit pas par une vie tout entière pénétrée de son inspiration? Où l'homme a-t-il pu, mieux que dans l'Évangile, apprendre à secouer toute espèce de joug sacerdotal ou théologique, pour s'élever à l'autonomie de la conscience, obéissant à la volonté divine dans la pleine liberté des enfants de Dieu, uniquement parce qu'il en a saisi la souveraine beauté? Qui a prêché aux hommes avec plus d'insistance la faim et la soif de la justice, la miséricorde pour le pécheur repentant, la conscience du lien intime qui unit tous les hommes, de telle sorte que lorsqu'un membre souffre, tous les autres membres supportent le contre-coup de ses souffrances? Qui a mis en lumière la fraternité humaine d'une façon plus éclatante,

en la fondant sur la nature même de l'homme, puisque tous nous sommes fils d'un même Père? Qui a plus complètement fait de l'amour le mobile central de la vie et qui a illustré d'une façon plus saisissante la suprême grandeur du sacrifice, principe et couronnement de la victoire sur le péché? Qui, enfin, a mis au cœur de l'homme cette aspiration toujours inassouvie vers le progrès, qui a marqué dès lors d'un sceau d'élection les peuples élevés à cette école, les appelant à ce magnifique idéal de vie, d'activité, de réforme incessante, de recherche du plus et du mieux, qui est la réalisation du règne de Dieu sur la terre, les exhortant à devenir parfaits comme le Père céleste est parfait et les amenant ainsi à un perfectionnement continuel?

Ce n'est pas parce que l'Église a constamment enfoui l'Évangile sous ses dogmes ou sous ses rites, que nous avons le droit de méconnaître ces caractères privilégiés de l'Évangile, qui font de lui, dans la pleine acception du terme, le plus bel idéal et la plus grande force morale que le monde ait produits. Dogmes et rites ont fait leur temps. L'Évangile qui a été le principe moral vivifiant dans le passé, sous les dogmes et les rites, comme ces sources souter-

raines qui, en maintenant l'humidité des couches profondes du sol, permettent aux plantes fortes et vivaces de se régénérer malgré l'aridité des couches supérieures, — l'Évangile doit rester, pour s'adapter aux conditions nouvelles de la science et de la civilisation actuelles, pour revêtir les formes nouvelles que comportent des temps nouveaux et pour continuer à agir dans l'humanité, comme le levain du progrès moral, de la régénération individuelle et sociale.

Voilà la thèse du protestantisme libéral. Après ce que nous avons déjà dit sur sa manière de comprendre l'Évangile, il n'est plus nécessaire de rappeler encore une fois que cet Évangile régénérateur, ce n'est pas dans la lettre des écrits évangéliques qu'il faut le chercher, mais dans leur esprit, dans les principes de vie qu'ils nous font connaître, et non dans je ne sais quelle application scolastique de leurs préceptes.

On nous dit parfois : ces principes se trouvent ailleurs. Ils ne sont pas le bien propre de l'Évangile de Jésus. Assurément, il y en a qui se retrouvent dans d'autres religions et chez des philosophes. Le Bouddhisme, par exemple, professe des principes de bonté et de charité qui

en la fondant sur la nature même de l'homme, puisque tous nous sommes fils d'un même Père ? Qui a plus complètement fait de l'amour le mobile central de la vie et qui a illustré d'une façon plus saisissante la suprême grandeur du sacrifice, principe et couronnement de la victoire sur le péché ? Qui, enfin, a mis au cœur de l'homme cette aspiration toujours inassouvie vers le progrès, qui a marqué dès lors d'un sceau d'élection les peuples élevés à cette école, les appelant à ce magnifique idéal de vie, d'activité, de réforme incessante, de recherche du plus et du mieux, qui est la réalisation du règne de Dieu sur la terre, les exhortant à devenir parfaits comme le Père céleste est parfait et les amenant ainsi à un perfectionnement continuel ?

Ce n'est pas parce que l'Église a constamment enfoui l'Évangile sous ses dogmes ou sous ses rites, que nous avons le droit de méconnaître ces caractères privilégiés de l'Évangile, qui font de lui, dans la pleine acception du terme, le plus bel idéal et la plus grande force morale que le monde ait produits. Dogmes et rites ont fait leur temps. L'Évangile qui a été le principe moral vivifiant dans le passé, sous les dogmes et les rites, comme ces sources souter-

raines qui, en maintenant l'humidité des couches profondes du sol, permettent aux plantes fortes et vivaces de se régénérer malgré l'aridité des couches supérieures, — l'Évangile doit rester, pour s'adapter aux conditions nouvelles de la science et de la civilisation actuelles, pour revêtir les formes nouvelles que comportent des temps nouveaux et pour continuer à agir dans l'humanité, comme le levain du progrès moral, de la régénération individuelle et sociale.

Voilà la thèse du protestantisme libéral. Après ce que nous avons déjà dit sur sa manière de comprendre l'Évangile, il n'est plus nécessaire de rappeler encore une fois que cet Évangile régénérateur, ce n'est pas dans la lettre des écrits évangéliques qu'il faut le chercher, mais dans leur esprit, dans les principes de vie qu'ils nous font connaître, et non dans je ne sais quelle application scolastique de leurs préceptes.

On nous dit parfois : ces principes se trouvent ailleurs. Ils ne sont pas le bien propre de l'Évangile de Jésus. Assurément, il y en a qui se retrouvent dans d'autres religions et chez des philosophes. Le Bouddhisme, par exemple, professe des principes de bonté et de charité qui

paraissent ne le céder en rien à ceux de l'Évangile [1]. Nous ne songeons pas à le contester. Bien loin de voir un appauvrissement de l'Évangile dans des rapprochements de ce genre, nous les accueillons au contraire comme une précieuse confirmation de son incomparable valeur morale. Sages de l'Égypte ou de la Chaldée, Bouddhistes de l'Inde, Stoïciens grecs, que tous nous apportent les trésors de leur expérience morale! Plus largement humaine sera la base de notre

[1] Il importe d'observer que la charité telle que l'enseigne le Bouddhisme, est inspirée par la recherche de l'anéantissement de la vie, ce qui est l'idéal bouddhiste, et non par le désir d'améliorer les conditions de l'existence pour celui qui bénéficie de l'acte charitable. Par suite de l'ignorance qui règne généralement en ces matières, on se fait parfois de grandes illusions à ce sujet. Dans le Bouddhisme, il s'agit pour celui qui exerce la charité comme pour celui qui en est l'objet, de se soustraire le plus possible à l'enchaînement des causes et des effets, qui constitue la trame fatale des existences successives de chaque être individuel, et d'arriver à se détacher de toute pensée, de tout désir, de toute volonté, pour finir par s'absorber dans l'être universel. Pour le Bouddhisme, vivre, c'est souffrir; donc il faut anéantir la vie. Pour l'Évangile de Jésus, le but à atteindre, c'est l'épanouissement complet de la vie, débarrassée de la souffrance et du péché. On s'explique aisément comment le Bouddhisme a plongé dans la torpeur les peuples qui l'ont adopté, tandis que le Christianisme les a vivifiés, et cela d'autant plus qu'il s'est moins éloigné des principes de l'Évangile.

vie morale, mieux cela vaudra. Mais c'est justement parce que nulle part ailleurs nous ne trouvons tout ce que nous donne l'Évangile, que nous allons à lui comme à la source par excellence de la vie spirituelle.

*
* *

Dans l'Évangile il y a, non seulement un enseignement; il y a une personne : le Christ. Si nous nous reportons à l'expérience de l'humanité que nous avons invoquée plus haut et si nous ne fermons pas les yeux aux leçons de l'observation psychologique de nos jours, nous constatons que pour la plupart de nos semblables, — notamment pour ceux qui ne sont pas familiarisés avec les travaux de la pensée, — les idées abstraites, les principes purement spirituels, n'exercent pas une influence aussi grande que les idées qui se présentent à eux sous des formes plus concrètes, plus faciles à saisir et propres à frapper leur imagination, non moins que leur raison ou leur conscience. Il en est ainsi dans toutes les religions et dans toutes les civilisations. L'une des grandes forces de l'Évangile a été d'être personnifié en quelque sorte en un homme : Jésus de Nazareth.

Les intellectuels oublient trop souvent cet élément capital de la vie religieuse et tout particulièrement du christianisme. L'éducation morale de l'humanité, nous l'avons vu (p. 86), ne se fait pas tant par des leçons théoriques que par la puissance de l'exemple, par la communion spirituelle, par la transmission vivante de l'énergie morale d'une personne à une autre. Il n'est pas malaisé de comprendre que l'incarnation de l'idéal religieux et moral de l'Évangile, en la personne de celui qui l'a annoncé au monde, assure à cet Évangile, auprès de la grande majorité des esprits, une puissance éducative bien supérieure à celle que peut exercer le simple enseignement des préceptes évangéliques. Celui-ci devient vivant, d'une vie réelle, plastique. L'histoire de Jésus se transforme en une parabole perpétuelle, la plus belle de toutes, puisqu'elle illustre toutes les autres.

C'est la même disposition naturelle de l'esprit humain qui a inspiré dans l'antiquité le culte des héros, au moyen âge le culte des saints. Dans ses dogmes sur la Trinité et sur les deux natures unies en Christ, l'Église a consacré par l'apothéose la vénération de la chrétienté pour son fondateur et, dans son dogme de la Rédemption, elle a reporté sur l'Homme-

Dieu l'adoration et l'amour qui se détournent naturellement du Père sacrifiant le Fils.

Le protestantisme libéral — nous n'avons plus besoin de le répéter — repousse cette divinisation métaphysique du Christ, tellement étrangère à l'Évangile que Jésus, avec son strict monothéisme juif, eût été profondément scandalisé s'il l'avait connue et qu'aucun des apôtres, dépourvus d'éducation philosophique grecque, n'y eût compris un traître mot. Mais il ne repousse pas le sentiment qui a inspiré aux chrétiens du passé, ces doctrines par lesquelles, en voulant glorifier le Christ, ils l'ont dénaturé et dans lesquelles ils ont faussé son enseignement. La véritable manière d'honorer le Christ, pour les protestants libéraux, c'est de s'inspirer de son esprit, et la véritable communion avec lui ne consiste pas à se prosterner devant lui, mais à vivre de la même piété, de la même consécration à Dieu et aux hommes frères, qui ont été l'essence de sa propre vie.

En Jésus ils vénèrent le plus grand des prophètes, la conscience la plus pure et la plus sainte dont l'histoire nous ait conservé le souvenir, celui en qui la vérité morale s'est le plus complètement affirmée dans une âme humaine, celui qui, dans son ministère de réfor-

mateur messianique, — pour autant que nous pouvons le connaître — a été l'illustration vivante de son Évangile et qui a couronné son œuvre, par un sacrifice d'une si parfaite grandeur morale qu'il est devenu le type et l'inspirateur d'innombrables sacrifices, procédant de la même soumission à la vérité morale. Nous concevons difficilement que la figure, si douce et si puissante à la fois, de Jésus ne parle pas au cœur et à la conscience de l'homme, d'autant plus que cet homme sera plus susceptible d'éprouver des émotions morales.

Mais ce rayonnement spirituel de la personne de Jésus est pour nous intimement associé à la reconnaissance de sa pleine humanité. A partir du moment où Jésus est conçu comme l'incarnation d'un dieu ou d'un être supraterrestre, par conséquent comme un être élevé au-dessus des conditions normales de la vie humaine, soustrait aux tentations du péché, à l'erreur, aux souffrances et aux misères de l'humanité, tout ce qu'il y a de meilleur et de plus saint dans son ministère s'évanouit et il ne reste plus qu'un être surhumain, vivant aussi naturellement d'une vie surhumaine que n'importe quelle autre créature obéissant à la loi de sa nature.

D'ailleurs ici encore le protestantisme libéral

n'entend pas se laisser détourner vers les spéculations métaphysiques, auxquelles se complaisent les théologiens et les philosophes, mais qui ne sont pas de l'ordre religieux ou moral. Que chacun se fasse à ce sujet les opinions qu'il voudra ; ce ne seront jamais que des hypothèses. Nous ne connaissons la nature intime d'aucun être, pas plus celle de n'importe quelle créature infime que celle des plus grands génies. Nous ne pouvons pas expliquer la genèse du moindre insecte. Comment prétendrions-nous connaître la nature intime et la genèse de Jésus ?

Les protestants libéraux ont appris, à l'école de la méthode moderne, à ne pas avoir de pareilles prétentions. Ils se sentent obligés de s'en tenir à la réalité, aux faits qui sont constatables et sujets à contrôle. Or, le fait est que nous ne savons presque rien de l'histoire de Jésus. Si nous connaissons les éléments essentiels de son enseignement, nous sommes réduits à une déplorable ignorance sur sa vie. Il a très probablement commencé son activité publique vers l'âge de 30 ans. Sur ce qu'il a fait auparavant, nous ne savons absolument rien. Aussi est-il parfaitement oiseux de disserter à perte de vue, comme le font trop souvent les théologiens, sur la sainteté absolue et permanente de Jésus. Les éléments d'un juge-

ment en pareille matière nous manquent. Sur son ministère public lui-même, les évangiles ne nous fournissent qu'un très petit nombre de renseignements. A l'époque où ils ont été rédigés, la vie de Jésus était déjà envahie par la légende, comme le prouvent les récits contradictoires sur sa naissance et sa résurrection. Ce qui ressort clairement de nos évangiles — nous l'avons constaté précédemment — c'est que Jésus a vécu dans les conditions des hommes de son temps et de son milieu, qu'il a partagé leurs idées sur la constitution du monde, sur l'histoire antérieure de l'humanité; que, soit dès le début de son ministère, soit seulement vers la fin, il a eu conscience d'être le Messie attendu par ses compatriotes et qu'il a cru au prochain établissement du Royaume de Dieu sur la terre. Les évangiles attestent donc de la manière la plus formelle que Jésus n'a pas été infaillible, qu'il a été susceptible d'erreur. Cette constatation peut être pénible pour les tenants des croyances traditionnelles, mais elle est irréfutable et les protestants libéraux pensent qu'il n'est pas loyal de n'en pas tenir compte dans l'instruction religieuse.

Nulle part le contraste entre les convictions des instructeurs de la communauté, tous plus

ou moins frottés de critique biblique, et les croyances de la masse des fidèles ou les idées du public irréligieux, n'est plus accentué. Cela tient en grande partie à ce que les hommes, dont la mission est justement d'instruire le public des résultats de l'étude scientifique de la Bible (la seule sérieuse et digne de confiance), sont encore trop dominés par la servitude des croyances traditionnelles, dont ils reconnaissent l'erreur, mais dont ils subissent encore l'empire, et parfois aussi, à ce qu'ils n'ont pas le courage d'accomplir véritablement et complètement leur mission d'instructeur, de peur qu'en bravant les préjugés traditionnels ils ne causent du scandale et s'aliènent les bonnes dispositions des fidèles, peu désireux d'être troublés dans la quiétude de leurs idées reçues. Il s'ensuit que, dans les églises, on s'obstine à méconnaître les plus sûres conclusions de la critique biblique et de la science moderne sur les origines du Christianisme et qu'en dehors des églises, comme on est vaguement au courant des résultats de la critique moderne, on est trop généralement disposé à ne plus tenir aucun compte du Christ, parce que l'on sait que les enseignements traditionnels des églises à son sujet, sont faux.

Les opinions des protestants libéraux sont nécessairement assez variées sur les questions relatives à la vie de Jésus. Par leur nature même, beaucoup de problèmes de critique biblique ne sont pas susceptibles de solutions précises et certaines dans tous leurs détails. Il faut ici fréquemment savoir ignorer ou se contenter de probabilités. Les conclusions varient naturellement suivant les dispositions individuelles et surtout suivant le degré de notre instruction historique. Plus que jamais l'étude loyale et consciencieuse de la Bible est ici nécessaire.

Mais ce qui est commun à tous les protestants libéraux, c'est la conviction profonde que la valeur salutaire de l'Évangile est indépendante de la solution de ces problèmes historiques et qu'elle reste la même, quelle que soit l'idée qu'on se fasse des divers événements de la vie de Jésus ou de la nature de sa personnalité. Notre adhésion à l'enseignement religieux et moral de Jésus ne procède pas, en effet, de l'idée que nous nous faisons du Christ; ce n'est pas parce que Jésus aurait été infaillible ou parfaitement saint, que nous considérons ses principes moraux comme les meilleurs et les plus efficaces; mais, au contraire, c'est parce que son Évangile nous apparaît comme la vérité morale par

excellence, que nous vénérons Jésus comme le plus grand bienfaiteur de l'humanité et comme l'inspirateur par excellence de notre vie morale. Ce n'est pas parce que Jésus aurait été le Messie ou un être surhumain doué de toute sorte de pouvoirs miraculeux ou encore une incarnation de la divinité, que son Évangile est à nos yeux l'agent le plus actif dans la lutte contre le péché; mais, au contraire, c'est parce que l'expérience de la chrétienté antérieure, comme la nôtre propre, nous apprend que dans cet Évangile, et non dans les dogmes ou les rites, se trouve la source abondante de la vie, que dans toute l'indépendance de notre pensée, nous reconnaissons en lui le Sauveur par excellence des hommes pécheurs et misérables.

Et cette adhésion, de notre part, à la puissance salutaire des principes religieux et moraux de l'Évangile, est à tel point indépendante de toute doctrine ou représentation sur la personne de Jésus, que nous saluons joyeusement leur action salutaire partout où elle s'exerce, même dans les pays ou chez les peuples qui n'ont jamais entendu parler de Jésus ou qui, en ayant entendu parler, ne se réclament pas de son nom, mais qui, par l'intermédiaire d'autres sages, d'autres initiateurs religieux, d'autres grandes

consciences, ont eu connaissance d'une part plus ou moins considérable de ces mêmes ferments de vie morale. Oui, je dirai plus, même chez ceux qui, en pays chrétiens, induits en erreur par l'Église, rebutés par toutes les doctrines déraisonnables et toutes les dévotions malsaines que l'on a mises sous le patronage de son autorité, se sont détournés de lui, mais qui mettent en pratique les principes de son Évangile! Car s'ils ont désappris de lui dire *Seigneur! Seigneur!* ils ont continué à pratiquer la volonté de son Père céleste. Et Jésus lui-même nous a appris que c'est à cela, à cela seul, que se reconnaissent ses vrais disciples.

Suivant leur tempérament, suivant la plus ou moins grande intensité de leurs besoins mystiques, suivant leur éducation religieuse, beaucoup de protestants libéraux continuent, individuellement, à glorifier plus ou moins un Christ idéal, en qui se personnifie pour eux la puissance de vie de l'Évangile.

En effet, quoique nous ne sachions rien de la plus grande partie de la vie de Jésus et quoique les renseignements historiques sur la courte période de son ministère public, soient peu nombreux et

souvent incertains, il paraît légitime de conclure de la beauté et de l'excellence de l'Évangile, à la beauté morale et à la pureté exceptionnelle de celui qui l'a conçu et qui l'a éprouvé en lui-même, avant de le communiquer à ses disciples. On connaît l'arbre à ses fruits ; c'est Jésus lui-même qui a professé ce critère de la vérité morale. Dans l'Évangile, c'est l'âme même du Christ qui se révèle à nous et qui nous parle, à tel point qu'il y a certainement beaucoup plus de relations spirituelles entre un disciple de l'Évangile en esprit et en vérité, de nos jours, et Jésus, qu'il n'y en a entre ce même disciple et la presque totalité de ses contemporains.

La communion spirituelle personnelle du chrétien moderne avec le Christ est donc parfaitement légitime et, le plus souvent, cette forme de la piété chrétienne, plus intime, plus douce, plus vivante pour les âmes tendres, répond à des besoins religieux qui ne trouveraient pas leur satisfaction dans une piété plus rationaliste et plus austère. Il est aussi fâcheux de vouloir l'imposer comme essentielle à la vie chrétienne, — puisqu'après tout celle-ci a pour objet l'Évangile du Père céleste et de la fraternité humaine, — que de la traiter purement et simplement de superstition et de l'assimiler au culte matéria-

liste du Sacré-Cœur, comme on y est trop porté dans le monde de la libre-pensée, où l'on ne se rend pas compte des raisons sérieuses et profondes qui légitiment, pour le psychologue, cette communion mystique du Christ et des chrétiens.

Chacun doit suivre à cet égard sa propre inspiration. C'est dans la variété même de ces représentations et de ces émotions individuelles que se manifeste la vitalité d'une religion. La seule chose qu'une étude loyale de l'Évangile impose, d'après les protestants libéraux, c'est qu'on ne se laisse pas entraîner par le mysticisme à détourner sur ce Christ humain le culte et l'adoration qui n'appartiennent qu'à Dieu seul. Car une pareille attitude n'est ni protestante, ni conforme à l'enseignement du Christ lui-même. Dans les évangiles qui nous apportent des renseignements historiques sur le Christ, nous voyons constamment Jésus reporter sur Dieu seul la piété et la reconnaissance de ses disciples. S'il les invite à le suivre, ce n'est pas pour les grouper autour de lui, c'est pour les amener à Dieu et pour les initier à la vie des enfants de Dieu. La christolâtrie, ce produit de l'invasion du paganisme grec dans le christianisme primitif, est la négation même du pur monothéisme de l'Évangile.

D'autre part, enfin, le protestantisme libéral demande, à tous ceux qui professent la beauté et l'excellence de principes moraux conformes à ceux de l'Évangile et qui cherchent dans leur application plus étendue, adaptée aux circonstances et aux besoins des temps actuels, la régénération sociale et le levain de l'éducation individuelle, mais qui, plus que jamais, se sont éloignés du Christ, à tel point que le premier article de leur programme consiste tantôt à l'ignorer, tantôt à le mettre en interdit, — à tous ceux-là, il demande de ne pas se laisser toujours induire en erreur par l'Église, de s'instruire en matière religieuse comme sur tout autre domaine, de ne pas continuer indéfiniment à confondre les dogmes, les sacrements, les pratiques dévotes avec l'Évangile de Jésus, et de reconnaître le lien intime qui, malgré toutes les apparences contraires, les relie à lui, afin que, dans le déroulement de l'évolution historique, ils prennent plus nettement conscience de la véritable filiation de l'œuvre de régénération morale moderne et qu'ils reconnaissent, que c'est toujours le même esprit de réforme, de progrès, d'aspiration vers une société meilleure, plus juste et plus miséricordieuse, qui « besoigne » au sein de l'humanité.

## IV

## Le Protestantisme libéral fondé sur l'expérience sociale

### L'ÉGLISE DANS LE MONDE MODERNE

La conception toute religieuse et morale que le protestantisme libéral se fait du christianisme, comporte une notion, également toute morale, de la communauté religieuse ou de l'Église dans la société contemporaine. La religion ne saurait être autre pour la collectivité religieuse que pour les individus qui la composent.

Toutes les églises issues de la Réformation sont unanimes à repousser la conception catholique de l'Église infaillible et dotée de pouvoirs surnaturels dans l'administration des sacrements. Ni pape, ni prêtre, ni moine, tel a été le mot d'ordre de la Réforme. Toute concession sur ce point équivaut à un reniement du protestantisme. C'est l'évidence même ; il n'est pas

nécessaire d'y insister. Après l'énoncé de principes exposé dans les conférences précédentes, il va de soi que le protestantisme libéral maintient d'une façon absolue ces thèses fondamentales du protestantisme historique.

Le pasteur, dans les Églises de la Réforme, n'est pas un prêtre. Quand il affecte des allures sacerdotales, il méconnaît sa mission ; il inflige un démenti aux principes mêmes qu'il est chargé de répandre. Le pasteur est un laïque. Il est, suivant l'expression traditionnelle, un ministre de l'Évangile, un instructeur choisi par la communauté pour enseigner, propager et faire pratiquer les préceptes de l'Évangile. Il ne prétend à aucun pouvoir surnaturel ni sacerdotal. Aussi, dès le début, les églises de la Réforme ont-elles exigé de leurs pasteurs une forte culture universitaire, la connaissance de l'hébreu et du grec, afin de pouvoir étudier la Bible dans les langues originelles et d'être à même de comprendre par eux-mêmes, sans aucune intervention d'une autorité ecclésiastique, le sens véritable de l'Écriture Sainte.

Le protestantisme libéral, fondé sur la connaissance scientifique de la Bible et sur la critique historique des origines du Christianisme, est disposé, moins qu'aucune autre fraction du protes-

tantisme, à faire bon marché de ces conditions du recrutement des pasteurs. Il leur demande une préparation scientifique toujours plus forte, à mesure que le niveau général de l'instruction s'élève, parce qu'il estime que pour remplir les lourdes fonctions d'instructeur et pour assumer les redoutables responsabilités d'éducateur attitré de la communauté religieuse, il est de plus en plus indispensable de joindre au zèle religieux et à une vie morale intense, une culture scientifique offrant des garanties aux membres de l'Église.

Ce n'est pas seulement contre la conception catholique de l'Église que s'élève le protestantisme libéral. C'est aussi contre une certaine notion dogmatique de l'Église, qui a prévalu de bonne heure parmi les disciples de la Réforme et qui, aujourd'hui encore, est préconisée par la tendance dite orthodoxe, mais contre laquelle l'esprit protestant a sans cesse réagi. Il est clair que des hommes qui ont dégagé la religion de la métaphysique et qui font consister la profession chrétienne, non dans l'acceptation de certains dogmes ou de certaines doctrines théologiques, mais dans l'assimilation et l'application progressive des principes religieux et moraux de l'Évangile, ne peuvent pas admettre que l'Église,

c'est-à-dire la collectivité religieuse, soit fondée sur l'adhésion à une profession de foi dogmatique. Nulle part dans l'histoire évangélique, ils ne trouvent la moindre trace d'une profession quelconque de ce genre proposée par Jésus à ses disciples. Les confessions de foi si nombreuses des églises protestantes dites orthodoxes sont, comme nous l'avons déjà vu, de simples essais de coordonner les doctrines de leurs auteurs et leurs interprétations de la Bible. Elles n'ont d'autre autorité que les arguments de leurs défenseurs. Ces arguments nous paraissent insuffisants ou de nulle valeur. Par conséquent, nous avons abandonné les confessions de foi et nous nous en tenons à ce que la raison, la conscience et l'Évangile lui-même nous enseignent, savoir qu'une église chrétienne est une *communauté religieuse,* de nature exclusivement religieuse et morale, et que la seule condition pour en faire partie est de reconnaître l'excellence des principes de l'Évangile, tels que Jésus les a enseignés, et d'être disposé à en poursuivre la réalisation, dans la mesure de ses forces, en soi-même et autour de soi.

*
* *

A quoi bon alors des églises ? dit-on de divers côtés. Elles n'ont plus de raison d'être dans de pareilles conditions. Le protestantisme libéral est accusé de dissoudre l'Église et l'on ne saurait contester que, pour beaucoup de nos contemporains, l'abandon des notions, catholique de l'église sacramentelle et protestante traditionnelle de l'église dogmatique, a abouti au désintéressement à l'égard de toute espèce d'église, sans que pour cela ils aient cessé d'être des hommes religieux, au sens vrai et dans l'acception morale du terme. Il faut nous expliquer clairement à ce sujet, montrer d'une part que le protestantisme libéral veut maintenir l'Église, qu'il regrette et condamne l'indifférence d'un trop grand nombre de libéraux à l'égard de la vie ecclésiastique ; d'autre part, qu'il repousse l'assimilation étroite et par trop sommaire de l'église et du culte, comme si l'intensité de la vie religieuse et morale se mesurait uniquement à la fréquentation mécanique des lieux de culte. C'est là une notion héritée de l'église sacramentelle d'autrefois et qui est incompatible avec une conception plus spirituelle de la religion.

Le protestantisme libéral, par ses organes les plus autorisés, ne cesse pas d'insister sur la nécessité de l'existence des églises et sur l'obligation, pour tous ses adhérents, de participer à leur vie. Ici il se fonde sur l'expérience sociale, comme nous l'avons vu précédemment se réclamer de l'expérience morale et religieuse. L'histoire de l'humanité nous prouve qu'il y a toujours eu, parmi les hommes de toute race et de toute civilisation, des groupements religieux, tantôt intimement unis à la société civile, tantôt distincts ou séparés, le plus souvent à la fois des uns et des autres. Le groupement religieux est une forme naturelle de la sociabilité humaine, comme la fonction religieuse est une forme naturelle de l'activité spirituelle. Nous sommes ainsi faits que, spontanément, nous nous associons pour exercer en commun nos aptitudes ou pour procurer une satisfaction commune à nos besoins spirituels, moraux ou esthétiques. Nous constituons des sociétés pour les exercices physiques, des associations littéraires ou musicales et bien d'autres. Il est clair qu'aussi longtemps qu'il y aura des besoins religieux, c'est-à-dire aussi longtemps qu'il y aura des hommes sur la terre, il y aura des associations religieuses. Il faut toute l'exaspération que les

prétentions cléricales ont provoquée dans le monde moderne, pour que dans certains milieux on se soit laissé entraîner à méconnaître cette leçon évidente de l'expérience.

Le protestantisme libéral réclame l'église tout d'abord pour le *culte public*, en commun, parce qu'il tient beaucoup au culte public, alors même qu'il se refuse à l'identifier purement et simplement avec la vie religieuse. Il tient au culte public, soit à jour fixe, soit à l'occasion des solennités qui comportent des assemblées religieuses, parce qu'il juge ce culte indispensable à la vie religieuse de la plupart de nos semblables. Assurément il ne méconnaît pas que le culte par excellence, c'est la soumission active à la volonté divine dans la vie quotidienne, le recueillement et la prière dans l'intimité de la vie individuelle. Mais, sauf peut-être pour un petit nombre d'êtres d'élite, la pratique même de ce culte privé a besoin d'être soutenue et encouragée par le culte public, par l'association et par l'exemple. Le culte protestant — nous l'avons déjà indiqué — est avant tout destiné à l'instruction et à l'édification des assistants. Eh ! bien, l'immense majorité d'entre

nous a besoin d'instruction en matière religieuse et morale, besoin d'être soutenus, encouragés, fortifiés dans la fidélité morale, dans la pratique du bien. Avec le grand développement de l'imprimerie moderne et la facile diffusion de tous les écrits peu moraux ou immoraux, de toutes les sollicitations sensuelles, de toutes les excitations des appétits de la bête humaine, je demande à tout homme sérieux s'il ne croit pas qu'il est plus nécessaire que jamais, de maintenir et de fortifier cette instruction du culte public et de développer tout ce qui peut contribuer à l'édification saine et virile. Tous ceux qui ont l'habitude de ce culte public, savent quelles fortes et généreuses émotions ils y ont éprouvées, quelles salutaires leçons ils en ont remportées.

Il y a nécessairement en pareille matière de nombreuses variétés individuelles. Les mêmes moyens qui produisent un bon effet sur les uns déplaisent aux autres. Il y aurait lieu sans doute d'introduire plus de souplesse dans le culte public des églises protestantes, — non pas en multipliant les séances, non pas en développant outre mesure des exercices d'une piété quelque peu maladive, comme les réunions de prière, les méditations où le verbiage creux paraît d'autant plus odieux à ceux qui ne sont pas hypno-

tisés par ces pratiques piétistes, qu'il s'applique à des sujets plus sacrés, — mais en utilisant les ressources de l'art et de la littérature pour l'expression des émotions religieuses, spécialement celles de la musique. Beaucoup de protestants libéraux estiment que leur culte est resté trop exclusivement biblique, alors qu'ils ont cessé de considérer la Bible comme un texte d'une essence différente de celui des autres livres. L'austérité, la sécheresse, — disons-le franchement — l'ennui d'un grand nombre de réunions de culte ont beaucoup contribué à les faire déserter, alors que les ressources de la vie spirituelle et esthétique sont devenues plus généralement accessibles aux hommes de toute catégorie.

Quoi qu'il en soit de ces questions sur lesquelles il est bon d'attirer l'attention, mais que nous ne saurions trancher ici, le culte public reste pour les protestants libéraux, comme pour les autres fractions du protestantisme, un élément nécessaire, éminemment bienfaisant de la vie religieuse. Seulement ils ne pensent pas qu'en lui doive s'absorber toute la vie religieuse de la communauté, ni que la valeur religieuse et morale d'un homme se mesure à la quantité de ses présences aux offices. Car ici encore l'ex-

périence nous apprend qu'il y a des hommes d'une vie morale très élevée et vraiment chrétienne, qui préfèrent d'autres modes d'instruction spirituelle et d'autres sources d'émotions religieuses aux assemblées du culte officiel et que, d'autre part, chez ceux que l'on peut appeler des « piliers d'église » la piété vivante et la moralité supérieure ne correspondent pas toujours à la dévotion extérieure.

Le protestantisme libéral pense donc qu'il faut moderniser le culte, l'accommoder à la culture et aux dispositions du temps actuel, ne pas prétendre imposer ses formes traditionnelles à ceux qui ne peuvent plus y prendre intérêt, mais au contraire approprier ses formes aux besoins du jour. Car en lui-même le culte n'a aucune valeur magique. Il ne vaut que dans la mesure où il procure de l'instruction, de l'édification, des émotions religieuses et des énergies morales à ceux qui le fréquentent. Si vous faites mieux sentir la souveraineté de l'Éternel à beaucoup de nos contemporains, en leur faisant des conférences sur la marche des mondes dans l'espace et sur les harmonies astronomiques qu'en leur expliquant un fragment de la Bible, vous auriez grand tort de ne pas employer ce moyen efficace d'instruction religieuse, de pré-

férence au sermon du type traditionnel. La seule chose qui importe, en effet, c'est de faire sentir aux hommes la présence et l'action universelle de Dieu. Et si vous pouvez, par des études littéraires, artistiques, morales, voire même par des concerts ou des représentations appropriées, fortifier pour le bon combat des âmes que la prédication traditionnelle ne touche pas, vous auriez grand tort de ne pas y avoir recours. L'un des devoirs les plus urgents des églises protestantes actuelles, est d'élargir dans ce sens leur notion du culte et de parler aux hommes du xx[e] siècle un langage vraiment moderne, la langue de leur temps et de leur civilisation, qu'ils puissent comprendre, au lieu de cette phraséologie creuse, faite de patois de Canaan et de vagues formules sentimentales, défroque usée de la grande tradition biblique.

Bien loin de vouloir supprimer les églises, le protestantisme libéral aspire, au contraire, à leur ouvrir de nouvelles destinées en les ramenant à ce qui est leur véritable mission dans le protestantisme : l'instruction et l'édification de leurs membres, et en les appelant à poursuivre ce but par tous les moyens que la civilisation

actuelle met à leur disposition. Cette *instruction religieuse*, cette forte éducation morale, nous la devons en tout premier lieu à la jeunesse. Il n'y a pas, à notre avis, de tâche plus importante pour les églises. Presque partout aujourd'hui, dans les pays de civilisation avancée, l'instruction de l'enfance est considérée comme un service public, une fonction obligatoire de l'État, et partout aussi on a vu les protestants libéraux parmi les promoteurs et les défenseurs les plus zélés de l'instruction gratuite, obligatoire et laïque, c'est-à-dire indépendante de tout joug confessionnel et de tout dogmatisme ecclésiastique. En agissant ainsi ils se conformaient à leurs principes. Mais cela n'implique de leur part aucun dédain de l'instruction religieuse. Tout au contraire. C'est parce qu'ils la veulent forte, sincère, complète, qu'ils ne veulent pas d'une instruction religieuse uniforme, officielle et par conséquent, ou bien tyrannique par l'imposition d'un catéchisme d'État, ou bien superficielle et toute extérieure par l'élimination de tout ce qui pourrait lui donner un caractère précis. Destinée à donner aux enfants les principes et les énergies de leur vie religieuse et de leur vie morale, c'est-à-dire de ce qui est par excellence indivi-

duel, cette instruction particulière, la plus importante de toutes, mais aussi celle où la liberté est le plus sacrée, relève des familles et des associations religieuses, des églises. Il n'y a pas pour elles de tâche plus belle ni plus sainte. Jamais elles n'y attacheront trop d'importance.

C'est ici donc que le protestantisme libéral, s'adressant aux parents auxquels incombe le choix des éducateurs de leurs enfants, leur dit : « Prenez bien garde de faire donner à vos enfants une instruction religieuse, fondée sur des principes tout à fait opposés à ceux qui leur sont inculqués à l'école, une instruction qui tire sa force uniquement du surnaturel, alors que toutes les sciences sont d'accord pour leur apprendre que le miracle n'existe pas, une instruction qui repose sur un ensemble de traditions inconciliables avec les conclusions les mieux établies des sciences expérimentales et de l'histoire, une instruction qui aboutisse nécessairement à un conflit avec celle de l'école, pour peu que le jeune homme ou la jeune fille réfléchisse à ce qui lui est enseigné. Ne traitez pas légèrement la formation religieuse et morale de vos enfants ; ne les exposez pas, par votre insouciance, à ce terrible conflit de la science et de la foi, où tant de caractères ont

sombré et qui pèse sur tous comme un perpétuel danger. Le protestantisme libéral, par sa notion toute morale de la religion, en dégageant l'Évangile proprement dit de toutes les doctrines traditionnelles qui l'ont confisqué à leur profit, vous offre pour vos enfants une forte instruction religieuse, toute pénétrée des principes de l'Évangile et s'adaptant parfaitement aux enseignements de l'école moderne, une instruction qui vise à faire des consciences autonomes, de libres croyants, des chrétiens qui soient en même temps de libres citoyens de la démocratie moderne. Assurez-leur ce bienfait. Mettez-les ainsi en état de se faire leur propre vie religieuse, leur propre vie morale, par une adhésion raisonnée et un libre choix. »

Ce devoir incombe à tous, même aux parents qui n'ont pas su asseoir pour eux-mêmes leur vie morale sur des principes solides. Nous ne savons rien de plus coupable que ce raisonnement, hélas ! trop fréquent dans certains milieux, où des pères dégagés de la foi traditionnelle, catholique ou protestante, continuent néanmoins à faire donner à leurs enfants une instruction religieuse dont ils réprouvent les principes, en se disant que plus tard ces enfants, devenus grands, sauront bien se débarrasser de

tout ce bagage religieux inutile et encombrant. Ils ne s'y prendraient pas autrement si, de propos délibéré, ils voulaient flétrir le sens moral de leurs enfants.

Pour que l'instruction religieuse puisse être donnée à la jeunesse, il faut des églises; il faut des associations religieuses et des hommes à qui elles confient spécialement cette tâche sacrée. Il en faut également pour la *propagation des principes religieux et moraux*. Le mot de « propagande » a pris un sens fâcheux, à cause des abus sans nombre commis par les églises autoritaires. Mais autant la propagande, pour laquelle tous les moyens sont bons puisque la fin justifie les moyens, est odieuse, autant la propagation de ce que l'on considère comme la vérité et la justice, est un devoir pour chacun de nous. La vérité et surtout la vie morales — nous l'avons déjà dit — ne se propagent pas de la même manière que la vérité scientifique. Celle-ci, il suffit de l'exposer, de la faire comprendre, de la démontrer. La vie morale, la foi religieuse en tant que disposition de l'âme, ne se communiquent pas par le seul enseignement et ne se démontrent pas comme un théorème de géométrie. Elles se propagent

par l'action individuelle, par l'exemple, par le rayonnement de leurs applications. Autant toute contrainte ou toute violence sont odieuses en pareille matière, autant l'homme de foi et l'homme vraiment moral ont à cœur de faire bénéficier les autres des bienfaits spirituels dont ils jouissent eux-mêmes. Que serait un idéal de justice que l'on ne chercherait pas à appliquer ? Que serait une foi qui ne tendrait pas à se traduire en actes ?

Assurément nous voyons beaucoup d'œuvres morales s'accomplir en dehors des églises, et nous ne saurions trop nous féliciter de cette extraordinaire fécondité d'associations morales, qui est un des meilleurs titres de la société contemporaine à l'estime de ceux qui la suivront. Mais il suffit de jeter un coup d'œil sur la statistique de ces œuvres de réforme morale, aussi bien que sur celle des œuvres de bienfaisance, pour constater quelle large place y occupent les œuvres d'origine ecclésiastique. Et, si nous ne regardons pas seulement à leurs enseignes, si nous analysons quels en sont partout les membres les plus actifs et les plus zélés, nous constatons encore plus clairement quelle part tout à fait prépondérante y prennent des hommes et des femmes, dont l'inspiration est toute chré-

tienne et qui se bornent à y mettre en œuvre, les principes qu'ils ont puisés dans leurs églises respectives.

L'expérience sociale prouve, d'une façon éclatante, l'œuvre immense des églises sur le terrain moral et dans le champ de l'assistance, de la charité, de la solidarité humaine. Comment en serait-il autrement dans une société chrétienne, où les églises, même les plus sacerdotales et les plus dogmatiques, ont néanmoins conservé, sous leurs rites et sous leurs dogmes, les enseignements originels de l'Évangile qui sont tout amour, sacrifice et bonté mutuelle !

Le protestantisme libéral ne peut pas méconnaître ces leçons de l'expérience. Il ne saurait, à l'exemple de beaucoup d'autres réformateurs contemporains, se laisser entraîner par son opposition au cléricalisme catholique ou au dogmatisme protestant, jusqu'à vouloir supprimer les églises ou à s'en désintéresser. S'il y a des protestants libéraux qui, individuellement, en sont arrivés à des conclusions aussi extrêmes — ce que l'on doit bien reconnaître — le protestantisme libéral, dans sa généralité, croit, au contraire, à la mission des églises libéralisées dans la société moderne, pour le culte, pour

l'instruction, pour l'éducation, pour la saine et libre propagande morale, pour la perpétuelle vivification des œuvres de solidarité et de bienfaisance, et il estime que, bien loin de diminuer leurs bienfaits, la consécration toujours plus étendue de leur activité à des œuvres morales, sociales, fraternelles, en dehors de toute préoccupation sacerdotale ou dogmatique, leur ouvre un nouvel avenir riche en bénédictions de toute sorte, pour elles-mêmes comme pour la société en général.

*
* *

L'un des caractères distinctifs de la conception protestante de l'Église, et nous croyons pouvoir ajouter sans exagération, l'un de ses grands avantages pour la société démocratique moderne, c'est qu'elle supprime les redoutables conflits entre l'Église et l'État, qui ont été de tout temps dans la chrétienté, et qui sont aujourd'hui plus que jamais, une calamité sociale. Avec elle, en effet, il n'y a plus la terrible antithèse du domaine de Dieu et du domaine de la société civile pécheresse, qui s'est perpétuée à travers toute notre histoire européenne comme un legs déplorable de la tradition juive, où le royaume de Dieu et la puissance de ce monde s'oppo-

saient, comme deux ennemis irréconciliables dont l'un devait détruire l'autre. L'Église catholique, avec sa centralisation outrée, sa hiérarchie gouvernementale, sa prétention essentielle de posséder seule la vérité divine, de parler et d'agir sur la terre au nom de Dieu, aboutit nécessairement à l'identification de tous ceux qui ne se soumettent pas à elle, avec les ennemis de Dieu. Nier ses enseignements, s'opposer à l'application de ses préceptes, ce n'est pas simplement se séparer d'un groupe d'hommes qui professent des principes différents de ceux auxquels on adhère soi-même ; c'est s'insurger contre Dieu.

Il est incroyable que tant de nos contemporains éclairés ne saisissent pas cette vérité évidente et se laissent prendre aux déclarations de libéralisme, que l'Église catholique affiche quand elle se sent menacée dans ses intérêts. La liberté et l'Église romaine sont aussi irréconciliables que l'eau et le feu. Il suffit d'ouvrir les yeux, pour constater que partout où l'Église a le pouvoir de faire prévaloir ses principes, elle supprime toute liberté ; elle aspire à se subordonner toute autre autorité. On ne saurait lui en faire un reproche. Quand elle n'agit pas ainsi, elle se renie elle-même. Ce sont bien

plutôt les catholiques qui prétendent concilier le libéralisme et l'indépendance du pouvoir civil avec la fidélité à l'Église romaine, auxquels il faut reprocher leur aveuglement.

Il y a dans l'histoire des grandes institutions une logique interne, supérieure à toutes les habiletés des plus fins politiques. En opposant la société des enfants de Dieu, c'est-à-dire l'Église, à la société des adversaires de Dieu, c'est-à-dire à tout ce qui dans le monde ne se soumet pas à l'Église, en séparant du monde pour les faire vivre d'une vie à part, dite la vie religieuse, tous ceux qui forment par excellence ses sujets, le catholicisme romain a sans cesse agi sur la société civile comme une sangsue. Il lui a soutiré continuellement une partie des natures les plus morales et les plus religieuses que chaque génération produisait, pour les consacrer à son service exclusif et en priver la société laïque.

Il me paraît inutile, en vérité, de discuter les prétentions de l'Église catholique à l'infaillibilité. Ce sont là des choses qui, depuis la Réformation du XVI[e] siècle et depuis le grand développement de l'histoire moderne, ne se discutent plus. La prétendue uniformité de l'Église catholique dans le temps présent n'est, elle-même, qu'un leurre. C'est une façade grandiose, mais

l'expérience apprend à quiconque y pénètre que, derrière cette uniformité toute extérieure, se retrouvent autant de divisions, de luttes, de variétés dans l'interprétation des symboles et l'appréciation des rites, qu'en aucune autre société, trop souvent avec, en plus, cette acrimonie et ce recours perpétuel à des moyens détournés qui sont le triste privilège des sacristies et des écoles de Jésuites.

Le protestantisme, dans toutes ses fractions, en répudiant de toute son énergie cette conception catholique de l'Église, s'est, au contraire, partout associé à la société civile au lieu de s'opposer à elle. Toutefois, dans le protestantisme traditionnel, toute trace de l'ancienne antithèse entre le royaume de Dieu et le royaume de Satan n'a pas disparu. Il ne pouvait en être différemment. Sans doute toute église humaine était déclarée faillible et imparfaite ; sans doute la seule église véritable, c'était l'Église invisible, dont la composition est connue de Dieu seul, puisque Dieu seul connaît le fond des cœurs — admirable distinction dont la forme théologique ne doit pas nous faire méconnaître la grandeur, car ce n'est rien moins que la libération défini-

tive du joug sacerdotal. Il n'y en avait pas moins pour lui une révélation divine, close une fois pour toutes, et le devoir de tous les hommes était de se soumettre à cette Parole de Dieu. Les réformateurs et spécialement les calvinistes, cherchèrent donc à faire passer dans les lois toutes les prescriptions de la Bible, aussi bien celles de l'Ancien Testament que du Nouveau. Ils rêvèrent d'une société civile régénérée, transformée selon le type biblique. Tandis que le catholicisme ambitionnait de subordonner entièrement l'État à l'Église, la société civile à la société religieuse, ils s'essayèrent à fondre l'Église dans l'État, par l'organisation de sociétés civiles qui se gouverneraient elles-mêmes selon les enseignements bibliques.

Combien fécondes furent les conséquences de cette révolution protestante, nous ne pouvons que l'indiquer ici. Elle jeta les bases de la liberté politique, du gouvernement représentatif. Et de fait, il n'y a guère, jusqu'à présent, que les populations élevées à cette école qui aient su pratiquer d'une façon durable le gouvernement du peuple par lui-même. Partout où l'idéal catholique subsiste, il vicie constamment le fonctionnement des institutions libres et il en sape la base, parce qu'il ne forme pas de citoyens libres.

L'idéal des réformateurs n'était cependant pas davantage praticable. Sans entrer dans une longue discussion, il suffit de rappeler qu'il était irréalisable, parce qu'on ne peut pas transporter à une société moderne, tout autrement constituée, des règles de vie et d'organisation sociale destinées à un petit peuple de l'antiquité ou à de petites communautés de croyants. D'ailleurs, cette conception devait tomber avec la croyance même à l'infaillibilité de la Bible.

Ce qui en est resté néanmoins, c'est le sentiment très net que l'Église fait partie de la société civile, que ses intérêts se confondent avec ceux du monde laïque. Ce qui en est resté, c'est un attachement très vif, chez la grande majorité, pour le type des églises nationales, soit unies à l'État, soit dégagées de toute attache officielle avec le gouvernement du pays.

En ces matières, où il ne s'agit pas des principes de la vie morale, mais d'applications sociales inséparables de beaucoup d'autres questions politiques, il y a naturellement de nombreuses différences d'opinions parmi les protestants libéraux. Les uns sont partisans de la séparation complète de l'Église et de l'État, les autres demeurent, au contraire, fermement

attachés à l'union. Il est tout à fait impossible de donner à ce problème une solution générale. Tout ici dépend des circonstances locales, des antécédents historiques, des conditons de la vie politique.

En pure théorie, la séparation des Églises et de l'État paraît être le terme logique de l'évolution religieuse et politique du monde moderne, et dans des pays neufs comme les États-Unis de l'Amérique et la Confédération australienne, où l'esprit protestant est, en quelque sorte, partie intégrante de la constitution morale de la nation, il ne paraît pas douteux qu'elle offre de très grands avantages. Chez les peuples de la vieille Europe et surtout dans les pays où la proportion des catholiques est considérable, il serait probablement très dangereux pour la liberté religieuse comme pour la liberté politique de suivre les inspirations de la pure théorie, en renonçant aux garanties que l'union des Églises et de l'État assure à l'ensemble des citoyens. L'antagonisme entre la société civile et l'Église romaine ne disparaîtrait pas pour cela, puisqu'il résulte de la nature même de cette Église ; mais la société civile, à moins de prendre des mesures très sévères contre elle seule, à l'exclusion des autres associations religieuses, et

de s'exposer ainsi à glisser sur la pente de la persécution, serait désarmée à l'égard de la formidable puissance d'un adversaire aussi fortement organisé.

Dans nos pays d'Europe, il semble que la majorité des protestants libéraux demeurent attachés à l'union des Églises et de l'État, pour des raisons d'opportunité, et au type des églises nationales, conformément aux traditions laïques du protestantisme. Ce type offre, en effet, des avantages incontestables. Il associe, dans une même éducation morale, l'amour de la patrie et l'amour de l'idéal religieux, — les deux principes les plus féconds de la vie morale, puisque l'un et l'autre stimulent l'homme à étouffer en lui-même la racine du péché, l'égoïsme, et à subordonner la satisfaction de ses passions personnelles à la loi supérieure du désintéressement, au devoir, en se consacrant au bien de la collectivité et au service des saintes causes. Quiconque a connu par expérience les bienfaisantes émotions provoquées par l'action simultanée de ces deux plus nobles sentiments que l'homme puisse éprouver : l'attachement au sol natal et à ses compatriotes, l'attachement au

foyer de son éducation morale, éprouvera une vive répugnance à rompre une association aussi bienfaisante, à moins que de bien graves raisons ne l'y contraignent. Ce n'est pas parce que le patriotisme dégénère trop souvent en chauvinisme étroit et malfaisant, que le libre croyant oubliera toute la noblesse et la générosité du patriotisme éclairé et légitime. Que le patriote ne méconnaisse pas davantage la consécration que l'idéal religieux donne à l'amour de la patrie, parce que trop souvent le sentiment religieux a dégénéré en fanatisme.

Seulement, puisqu'il existe des églises nationales unies à l'État, les protestants libéraux réclament que ces églises aient une charte exclusivement religieuse et morale, seule compatible avec l'État moderne. Du moment qu'il n'y a plus d'autorité infaillible, pape ou concile pour les catholiques, Parole de Dieu ou Bible pour les protestants, l'État n'a aucun titre à décréter que seule telle théologie, seul tel système de doctrines, sera enseigné dans les églises. Car, s'il se décernait ce droit, il se délivrerait à lui-même un brevet d'infaillibilité qui ne lui appartient pas plus qu'à n'importe quelle autorité humaine.

Les protestants libéraux demandent donc des

églises nationales, où règne la liberté dogmatique, où les diverses tendances théologiques aient également droit de cité, et leur vœu tend à ce que ces divergences dogmatiques s'atténuent toujours plus dans l'Église elle-même, à mesure que la vanité de toutes ces discussions sur des questions qui dépassent la portée de notre intelligence apparaîtra plus clairement, à mesure que l'esprit scientifique se développera et que le respect de la variété inévitable des opinions individuelles se répandra, pour ne plus laisser place, dans la communauté religieuse, qu'à la culture fraternelle des dispositions religieuses et morales et à l'émulation bienfaisante dans l'application des principes de l'Évangile.

Où est alors l'unité de l'Église? se demandent avec anxiété les tenants de l'ancienne église doctrinaire. Peut-on encore parler d'une communauté religieuse, alors que l'on y enseigne des doctrines différentes, que l'un y professe la croyance au surnaturel, l'autre substitue au miracle le culte de l'ordre universel, si pour l'un Jésus-Christ est le Verbe de Dieu, pour l'autre le dernier et le plus grand des prophètes

d'Israël ? Assurément non, tant que l'on fait de la profession d'un système de doctrines l'essence du christianisme. Mais nous avons vu justement que les protestants libéraux sont unanimes à repousser une pareille identification de l'Évangile et de la théologie dogmatique, au nom de l'Évangile lui-même, comme au nom de l'expérience religieuse et de l'état actuel de nos connaissances. En fait, dans les églises qui ont conservé à leur base une confession de foi dogmatique, il y a les plus grandes divergences entre leurs membres lorsqu'il s'agit d'interpréter ces confessions. L'unité intellectuelle dont elles se targuent s'évanouit dès qu'on la serre de près[1].

L'unité d'une communauté religieuse chrétienne ne peut plus être qu'une unité religieuse

[1] Sous les mêmes mots, les nombreuses variétés de protestants orthodoxes qui existent aujourd'hui mettent des idées parfois très différentes. Si l'on demandait à n'importe quelle église actuelle, dite orthodoxe, de déterminer exactement ce qu'elle entend par le mot de *rédemption*, par exemple, il n'y en aurait pas une où l'on parviendrait à se mettre d'accord sur autre chose que sur des formules creuses ou susceptibles d'interprétations différentes, — à l'exception, bien entendu, de celles où l'on a conservé strictement le dogme de la satisfaction vicaire. Ce sont les seules après tout qui aient réellement le droit de se dire orthodoxes.

et morale, l'adhésion aux principes essentiellement moraux de l'Évangile, l'application de ces principes, progressive et appropriée aux conditions de l'époque dans laquelle nous vivons, d'abord en nous-mêmes, dans notre piété individuelle et notre propre vie morale, ensuite dans la société dont nous faisons partie.

Cela ne serait-il pas suffisant ? Sachons voir les choses comme elles sont : en fait, partout, aujourd'hui, nous jugeons les hommes exclusivement d'après leur valeur morale, et non d'après leur dogmatique. En dehors des groupes sectaires fanatiques, la grande majorité de nos contemporains encore rattachés à l'église catholique ou à l'une des églises protestantes doctrinales, se gardent bien d'excommunier un homme de bien, un bienfaiteur de l'humanité, parce qu'il n'a pas participé aux sacrements de l'Église ni souscrit à leur confession de foi. C'est là un fait d'expérience. En droit, on aurait mauvaise grâce à être plus exigeant que le Christ lui-même et à réclamer pour la participation à son Église, des conditions d'un ordre différent de celles qu'il a réclamées lui-même. Communier dans l'amour de Dieu, dans l'amour de la justice, dans le culte désintéressé de la vérité, dans l'amour du prochain,

dans la consécration à la volonté divine, ce ne serait donc rien ? En vérité, il suffit de poser la question pour la résoudre.

Les protestants libéraux conçoivent les églises, qu'elles soient unies à l'État ou dégagées de tout lien avec lui, comme des associations d'instruction et d'éducation morale chrétiennes, destinées à agir dans la grande société comme un levain qui purifie, régénère, élève sans cesse la vie spirituelle des citoyens. Elles n'ont pas à empiéter sur le domaine du pouvoir législatif. La politique ne les concerne pas. Elles ont pour mission — et elle est certes assez belle — d'inculquer à leurs membres et de chercher à répandre autour d'elles les principes et les sentiments, qui devront inspirer aux citoyens les améliorations sociales et les progrès individuels que l'empire sans cesse renaissant du péché rend continuellement nécessaires. Le protestantisme libéral est-il socialiste ou individualiste ? Il n'est ni l'un ni l'autre, ou plutôt il est l'un et l'autre, suivant les circonstances, suivant les nécessités du moment et les conditions particulières de chaque région. La seule chose qui lui paraisse nécessaire, c'est que la justice règne, mais que la liberté fleurisse; que la fraternité des enfants de

Dieu se développe, mais que la vie morale indiduelle ne soit pas étouffée ; que la libre et généreuse piété de l'Évangile inspire de plus en plus les hommes, mais que ce ne soit pas au prix de l'intolérance qui la vicierait en principe. Les moyens de réaliser cet idéal varient. A chacun de se prononcer, dans chaque cas particulier, suivant ses lumières, et surtout selon sa conscience.

Ramenées ainsi à leur véritable rôle d'éducatrices religieuses et morales, les églises libérales, quelle que soit leur dénomination, peuvent faire un bien immense et remplissent dans la société une fonction que seules des associations religieuses peuvent remplir. A elles la noble tâche de former des consciences, de stimuler les énergies individuelles, de lutter contre le péché dans le cœur de l'homme, d'apporter aux faibles et aux victimes de la destinée les consolations et les aides de la foi et de la charité évangéliques, de rappeler sans cesse la souveraineté du Père céleste et la fraternité des hommes. Elles doivent être des sociétés d'assurance morale mutuelle contre le péché et contre les misères de la destinée humaine, sans prétention à l'infaillibilité, sans arrogance, bien persuadées que dans la vie morale et religieuse, seule la persuasion est efficace et seules les libres convictions sont salutaires.

Elles doivent être aussi des forteresses où l'on s'abrite contre les assauts toujours menaçants du joug sacerdotal. L'expérience nous apprend, en effet, chaque jour que l'émancipation à l'égard du cléricalisme n'est assurée que si l'homme ainsi libéré trouve, pour lui et pour les siens, une garantie dans son adhésion à une société religieuse où il soit permis d'être libre. Voyez ce qui se passe chaque jour dans les pays catholiques. L'homme devient libre-penseur, se détache de l'Église. La femme ne peut pas se résigner à ce néant religieux. Il faut une éducation pour les enfants. Où la prendra-t-on? Quelle est la tradition sur laquelle on greffera sa liberté? Mettons même que l'homme gagne à ses convictions sa femme et ses enfants et remplisse lui-même auprès d'eux le rôle d'éducateur philosophique. Ne voyons-nous pas chaque jour qu'à la génération suivante l'Église ressaisit ceux que l'on croyait lui avoir définitivement soustraits? Quand donc les libéraux qui ne sont pas en principe des ennemis de toute religion ni de toute morale religieuse, comprendront-ils que la seule garantie d'une libération définitive pour eux et pour les leurs, est dans leur rattachement à une société religieuse libérale, à une église

ɔérale, où ils trouvent, avec les éléments bons durables de la tradition, l'esprit de progrès où les besoins religieux de l'âme humaine uissent obtenir satisfaction, sans rien sacrifier des exigences de la raison ?

Pour que les églises libérales puissent remplir cette mission qui leur incombe, il faut que tous ceux qui croient à la nécessité d'une instruction morale vraiment moderne pour leurs enfants, tous ceux qui comprennent l'immense bienfait d'une éducation à la fois religieuse et scientifique, tous ceux qui ne peuvent pas se résigner au matérialisme théorique et pratique, viennent à elles. Que si les églises actuellement existantes ne leur conviennent pas, ils en constituent d'autres. Mais qu'ils ne restent pas dans leur isolement, qu'ils ne se bornent pas à une attitude négative à l'égard de la tradition sacerdotale ou dogmatique. La négation ne peut aboutir à aucun résultat définitif. Toute la négation du XVIII^e siècle, dans les pays catholiques, a abouti à quoi ? A rendre l'Église sacerdotale plus forte que jamais au XIX^e siècle.

Comment la liberté pourrait-elle s'établir et se maintenir dans l'église, si les libéraux se désintéressent de la vie sociale religieuse et se cantonnent dans leur individualisme ? Et com-

ment la puissance sociale indestructible de la religion — l'histoire de l'humanité entière en témoigne — ne serait-elle pas accaparée par les églises autoritaires et traditionalistes, fortement enracinées et solidement organisées, si les hommes d'une foi morale libre et vraiment moderne ne s'associent pas et ne prennent pas une part active à des œuvres inspirées de leur esprit?

Le protestantisme libéral estime que l'organisation démocratique des églises protestantes se prête, mieux qu'aucune autre, à la constitution d'associations religieuses libérales. Mais ici pas plus qu'ailleurs il n'est exclusif. Si, pour une raison ou pour une autre, les libres croyants pensent trouver ailleurs de meilleurs moyens d'assurer à leurs principes une action sociale, qu'ils y recourent. La seule chose qui importe, c'est qu'ils sentent la nécessité de l'association religieuse, comme garantie et comme foyer de leurs principes moraux.

---

## V

## L'idéal du protestantisme libéral et sa mission dans la société moderne.

D'après les uns, le protestantisme libéral ne serait qu'un tissu de négations et volontiers ils l'accusent d'impiété. Pour d'autres, il n'est qu'une survivance de la superstition, destinée à disparaître comme toute espèce de religion. Ces accusations se compensent et s'annulent ainsi réciproquement. A chaque réforme des institutions ou des croyances traditionnelles, leurs partisans ont déclaré que tout était perdu, que c'en était fait de la religion et de la piété et que, sous prétexte de réformer, les novateurs aboutissaient à la destruction complète de la vie morale dans l'humanité. Et mainte fois déjà les révolutionnaires ont taxé les réformateurs de timidité ou d'inconséquence, parce que ceux-ci prétendaient conserver du passé ce qu'il a de bon, au lieu de tout bouleverser en faisant table rase de toute espèce de tradition. L'accueil fait

au protestantisme libéral par les conservateurs impénitents et par les proscripteurs de toute religion, n'a rien que de normal.

Oui, sans doute, le protestantisme libéral rejette un grand nombre de doctrines traditionnelles, catholiques ou protestantes. Toute affirmation implique une négation. Les protestants dits orthodoxes sont des négateurs aux yeux des catholiques ; les chrétiens étaient couramment accusés par les païens du monde antique, d'être des négateurs, des athées, parce qu'ils rejetaient le culte des dieux établis. Une réforme se présente nécessairement d'abord par son côté négatif. Pour reconstruire, voire même pour réparer, il faut commencer par démolir la partie du bâtiment qui a besoin d'être remplacée. Mais rien n'est plus inexact que d'assimiler le protestantisme libéral à un bloc de négations. Il est, au contraire, très net dans ses affirmations. Nous croyons l'avoir montré d'une façon assez claire pour qu'il ne soit plus nécessaire d'y revenir. Aucun enseignement viable ne saurait être simplement négatif. La négation est stérile. Dans le domaine de la vie religieuse et morale, en particulier, l'affirmation seule peut procurer les énergies sans lesquelles il n'y a pas de vie. Il faut tailler l'arbre pour qu'il donne un fruit

savoureux, mais ce n'est pas la taille qui fait germer et mûrir le fruit ; c'est la sève.

Il n'est pas plus exact d'accuser le protestantisme libéral d'être une survivance des vieilles superstitions. Qu'on repousse ses principes, si l'on croit qu'ils ne sont pas bons, mais qu'on ne le mette pas dans la même catégorie que les religions autoritaires du passé. Car il ne fait appel qu'à la raison, à la conscience, à l'expérience, c'est-à-dire aux instruments mêmes dont la libre recherche scientifique fait usage et aux seuls critères de la vérité, que l'esprit autonome de l'homme moderne puisse admettre. Assurément il n'a pas la prétention d'avoir trouvé la vérité définitive et complète, et il n'a pas la sottise de dénoncer les infaillibilités d'autrefois, pour y substituer la sienne. Il fait appel au libre examen, n'attend rien que de la libre persuasion et compte fermement que l'avenir développera et perfectionnera l'œuvre religieuse et morale à laquelle il travaille.

L'ambition du protestantisme libéral, la mission qu'il aspire à remplir dans la société contemporaine, c'est justement de concilier la tradition et le progrès, de conserver ce qu'il y a de bon et de durable dans les expériences religieuses du passé, en le dégageant des formes

vieillies et désormais inacceptables qui en compromettent la valeur pour l'esprit moderne, et de le combiner avec la culture spirituelle contemporaine, avec les besoins et les expériences du présent, avec les légitimes exigences de l'avenir. Le dosage en est délicat et dépend naturellement beaucoup des circonstances, du milieu, des antécédents. Ce qui paraît excessif à l'un, semble anodin à l'autre. L'œuvre du protestantisme libéral n'est ainsi, en dernière analyse, que la continuation de l'œuvre réformatrice dans la société moderne, ni conservatrice, ni révolutionnaire, mais progressive et procédant par évolution. Il est le principe réformateur toujours en action, s'attaquant tantôt au despotisme sacerdotal, tantôt à la religion magique et sacramentelle, tantôt à la servitude du dogme ou au formalisme des pharisiens, tantôt au péché de l'individu, tantôt encore à l'injustice sociale, suivant que le besoin de réforme se fait sentir plus vivement sur l'un ou l'autre de ces domaines.

*
* *

Ainsi, pour les uns, nous réformons trop. D'après les autres nous n'avons pas la logique

suffisante ni le courage nécessaire pour aller jusqu'au bout de nos principes. A droite on nous dit : sous prétexte de réformer le christianisme et d'adapter la religion aux besoins de l'esprit moderne, c'est le christianisme lui-même, la religion elle-même que vous dissolvez, en sorte qu'il ne vous reste plus rien. A force de repasser le couteau vous en êtes arrivés à user la lame. A gauche on nous dit : la seule manière d'en finir avec les erreurs et les abus que vous dénoncez à juste titre, c'est d'en finir avec la religion. Elle n'est qu'une forme transitoire dans l'évolution de l'esprit humain. A l'âge de la religion doit succéder celui de la science. Il n'y a plus de place pour elle dans la société de l'avenir.

L'énoncé des convictions religieuses et morales du protestantisme libéral, tel que nous l'avons donné plus haut, suffit à le justifier, ce nous semble, au tribunal de l'opinion. Le caractère profondément religieux de sa notion morale de l'Évangile n'est pas contestable, et la valeur morale d'un pareil enseignement, qui répond aux meilleures aspirations de la conscience moderne, ne saurait être mise en question.

Il convient néanmoins de serrer de plus près ces objections, afin de nous rendre un compte plus exact de la situation du protestantisme libéral à l'égard des autres tendances spirituelles de la société contemporaine, et de saisir plus nettement quelle est l'œuvre qui lui incombe.

Quand on examine de près les reproches dont il est l'objet de la part des irréligieux aussi bien que des traditionalistes, on ne tarde pas à reconnaître qu'ils procèdent des mêmes prémisses, d'une même conception traditionnelle de la religion, conservée par les uns et rejetée par les autres. Au dessus des doctrines particulières, il y a deux principes essentiels qui, pour les uns comme pour les autres, sont en quelque sorte constitutifs de la religion, à tel point que s'ils disparaissent, la religion elle-même s'évanouit : c'est d'une part, l'existence d'une *autorité religieuse extérieure à l'homme* qui ait le droit et le pouvoir de lui dicter la vérité et les règles de sa conduite, — d'autre part, la croyance au *surnaturel.* Sans autorité extérieure et sans surnaturel, il leur semble qu'il n'y a pas de religion : c'est pourquoi, disent les conservateurs protestants et catholiques, il faut coûte que coûte maintenir l'autorité extérieure et le surnaturel ; — c'est pourquoi, répliquent les adversaires de

toute religion, il faut supprimer la religion, puisque nous ne reconnaissons plus d'autorité arbitraire ni de surnaturel.

Le protestantisme libéral conteste de toute son énergie cette funeste conception de la religion, qui légitime à la fois les craintes des traditionalistes et les indignations des révolutionnaires. D'accord avec les véritables libres-penseurs, il repousse l'autorité religieuse extérieure à l'homme, que ce soit l'Église, comme le veulent les catholiques, ou la Bible toute entière comme le veulent les protestants orthodoxes, ou telle ou telle partie de la Bible, comme le veulent les orthodoxes mitigés, qui ne s'aperçoivent pas qu'en faisant de leur propre jugement un triage dans la Bible, ils substituent leur propre autorité à la sienne. Le protestantisme libéral, nous l'avons vu, fonde la religion comme la morale sur la seule autorité intérieure de la conscience, de la raison, de l'expérience. Avec la science, il repousse le surnaturel pour associer le sentiment religieux à la conception moderne de l'ordre universel. Et il considère comme sa mission de familiariser nos contemporains avec cette conception moderne de la religion, en dissipant la fâcheuse erreur que religion soit synonyme d'autorité extérieure et

de surnaturel, en propageant le sens d'une religion à laquelle l'homme instruit puisse adhérer, sans introduire le divorce entre toutes ses convictions intellectuelles et sa foi.

L'idée même d'une autorité religieuse, *extérieure* à l'homme, est d'une psychologie enfantine. Un peu de réflexion suffit à nous convaincre que c'est toujours et partout une illusion. Une autorité n'existe pour nous que dans la mesure où nous la reconnaissons comme telle, que ce soit d'une façon inconsciente, sans que nous en saisissions les motifs, que ce soit par crainte et par intérêt bien entendu ou que ce soit en vertu d'un raisonnement conscient. C'est toujours en dernière analyse l'adhésion de notre esprit et de notre volonté qui, seule, lui assure son pouvoir. Si je me soumets au pape ou à un concile, et si je leur accorde le droit de décider ce que je dois croire ou quels seront les mobiles déterminants de ma vie, c'est parce que *je crois* à leur infaillibilité. Si j'accepte, les yeux fermés, les enseignements d'une Bible quelconque, c'est parce que *je crois* que Dieu me parle dans cette Bible. La raison dernière de ma conduite est toujours en moi. Il ne peut pas en être autrement. Prétendre que la suppression des

autorités extérieures traditionnelles de la religion équivaut à la suppression de la religion elle-même, c'est méconnaître entièrement la réalité telle que l'établit l'observation psychologique. De ce que je renonce à m'incliner devant une autorité traditionnelle, parce que je ne puis plus y adhérer, il ne résulte en aucune façon que je ne sois pas disposé à faire mon profit spirituel d'autres exemples et d'autres enseignements, auxquels je puis, au contraire, adhérer de toute mon âme.

L'identification de la religion avec le surnaturel ne soutient pas plus l'examen. Ici, pas plus que dans les pages précédentes, nous ne voulons nous engager dans des discussions théologiques sur les conditions de l'action de Dieu dans l'univers. C'est l'œuvre la plus vaine que l'on puisse entreprendre : discuter sur les choses que l'on ne connaît pas, que l'on ne peut pas connaître, parce qu'elles dépassent de beaucoup la portée de notre esprit et que nous ne possédons pas les données du problème. Déterminer ce que Dieu peut faire ou ce qu'il ne peut pas faire, c'est à peu près aussi raisonnable que si un enfant de deux ans prétendait décider, quels sont les problèmes dont un mathématicien de génie peut trouver la solution. Ici,

comme ailleurs, nous devons nous placer sur le terrain de l'expérience et nous en tenir aux faits que nous pouvons connaître et que chacun peut contrôler.

Si les religions traditionnelles ont toutes été associées étroitement à la croyance au surnaturel, c'est pour la très simple raison que la notion scientifique de l'ordre naturel n'existait pas, quand elles se sont formées. L'antithèse du naturel et du surnaturel est toute moderne. Elle ne date que de l'avènement des sciences naturelles et de la méthode scientifique d'observation critique et d'expérimentation. Jusqu'alors, dans le monde entier, dans l'antiquité, au moyen âge, jusqu'au XVIIIe siècle, le miracle était considéré comme la forme naturelle de l'action de Dieu dans le monde.

Le protestantisme, dès l'origine, en réduisit le champ, non pour des raisons scientifiques, mais religieuses, en se refusant à admettre d'autres miracles que ceux de la Bible. Il était inévitable que le miracle fût expulsé de ce dernier refuge, à mesure que la conception scientifique de l'ordre naturel se répandait et que l'histoire des écrits bibliques permettait de mieux connaître les conditions dans lesquelles ils avaient été composés. La prétention de n'admettre que les

miracles de la Bible était pour le moins singulière, alors qu'il y avait ailleurs beaucoup d'autres récits de miracles infiniment mieux attestés. Quand Saint Bernard nous raconte les miracles qu'il faisait lui-même ou quand nous pouvons aller voir de nos propres yeux des miracles à Lourdes, il est pour le moins étrange de déclarer que nous n'y croyons pas, mais que par contre nous croyons à des miracles bibliques, accomplis il y a trois ou deux mille ans et dont aucun ne nous est raconté par un témoin oculaire.

La vérité, c'est qu'aujourd'hui la croyance au miracle n'est plus qu'une survivance des conceptions erronées que l'on se faisait de la nature, avant les travaux de la science moderne. En dehors de la tradition religieuse encore toute pénétrée de l'esprit du passé, le miracle n'est plus admis nulle part. Dans le protestantisme, les défenseurs les plus acharnés du surnaturel n'accordent plus aucun rôle au miracle dans leur propre vie [1] et, quand il s'agit d'expliquer

[1] On fait valoir à l'appui du surnaturel l'intervention de Dieu en réponse à la prière, mais c'est par suite d'une fausse notion de la prière. En fait, à l'exception d'un très petit nombre d'exaltés, les traditionalistes de toute

les miracles du passé, ils font appel à l'action de lois encore inconnues qui auraient modifié le cours des lois à nous connues, — c'est-à-dire que pour sauver le fait, ils renient le principe. En réalité toutes les fois que l'on peut étudier de près un prétendu miracle, ancien ou contemporain, ou bien on s'aperçoit qu'il est légendaire, ou bien, si le fait est réel, on constate qu'il se laisse ramener à l'action de lois naturelles.

Où est aujourd'hui, en dehors des temples, l'école où l'on enseigne encore le miracle? que

confession recourent aux moyens fournis par l'expérience et par la science, pour parer aux dangers qui les menacent ou pour se procurer la satisfaction de leurs besoins. Ils ne comptent pas sur le miracle. En principe, la conception de la prière magique, considérée comme moyen de provoquer des miracles, n'est pas seulement contraire à l'expérience et à l'observation, elle est encore peu religieuse et contraire à l'esprit de l'Évangile. La vraie prière chrétienne, dont l'oraison dominicale est le modèle et dont la prière de Jésus au moment le plus solennel de sa vie, en Gethsémané, est l'exemple le plus saisissant, c'est « Père, que ta volonté soit faite et non la mienne ». Le disciple du Christ se confesse à son Père céleste dans le recueillement, lui demande pardon de ses péchés, le glorifie, et cherche en Dieu la force de se soumettre à la volonté divine. Il n'a pas la prétention impie de substituer sa volonté à celle de Dieu, ni de déterminer Dieu à agir

dis-je, où l'on admette encore la possibilité du miracle ? Nous en sommes donc arrivés, dans la société contemporaine, à cet état déplorable que dans la plupart des églises on continue à enseigner aux fidèles, et particulièrement aux enfants, qu'ils doivent fonder leur vie morale, les assurances de leur salut éternel, sur l'acceptation d'une série de faits miraculeux, tandis que partout ailleurs, notamment à l'école où vont ces mêmes enfants, on leur apprend qu'il n'y a pas de miracles, que l'univers est régi par des lois et que la science moderne dit juste le contraire de ce que les Églises enseignent comme vérité sacrée. Cette situation est vraiment effroyable.

contrairement à l'ordre providentiel. Tous les grands chrétiens du passé, les Paul, les Augustin, les Luther, conscients de la souveraineté absolue de Dieu et de la dépendance de l'homme à l'égard de Dieu, ont été amenés à professer théoriquement l'intuition profonde que Jésus avait puisée dans sa piété. L'expérience, journellement répétée par des millions d'êtres humains, nous apprend que le recueillement et la prière communiquent à l'homme de nouvelles énergies morales, une vie spirituelle plus intense, la consolation, l'espérance, la paix de l'âme et d'autres biens spirituels. Mais cette efficacité spirituelle de la prière qui est un fait incontestable, quelle que soit l'explication qu'on en donne, n'implique nullement une intervention surnaturelle de Dieu, parant chaque fois au besoin du moment. Elle est au contraire un phénomène constant de l'ordre moral.

On se demande comment la vie morale des nouvelles générations peut subsister dans de pareilles conditions et l'on ne s'étonne plus, de ce que l'action exercée par la religion sur les démocraties modernes, s'affaiblisse à mesure que l'instruction et l'habitude de la réflexion se généralisent.

*
* *

Puisque l'école et l'église, la science et la religion, ne peuvent pas s'accorder, nous supprimons l'église et la religion, disent un nombre croissant de nos contemporains, surtout dans les pays catholiques où le conflit est beaucoup plus aigu. Et combien y en a-t-il qui, sans faire profession publique de cette thèse et surtout sans vouloir priver de la religion ceux qui y tiennent, ont dans la pratique, pour eux-mêmes, supprimé toute religion ?

Cette réserve même est instructive. Beaucoup de ces derniers ont le sentiment plus ou moins net, que la suppression de la religion laisse un vide dans la vie spirituelle. Ils ne peuvent plus admettre les idées ni les pratiques religieuses qui règnent autour d'eux, les seules qu'ils connaissent en général. S'ils continuaient à les pro-

fesser extérieurement, ils seraient des hypocrites, ce qu'il y a de plus répugnant au monde. Mais ils ne sont pas, parfois, sans envier la sérénité spirituelle de ceux qui ont de fortes convictions religieuses ; ils se feraient un scrupule de les leur enlever et, bien souvent, ils ont l'intuition plus ou moins claire qu'une société sans aucune religion, à supposer qu'elle pût subsister, serait une société diminuée, en quelque sorte mutilée.

L'expérience historique nous permet, en effet, d'affirmer que, s'il y a eu de tout temps des individus sans aucune vie religieuse, en nombre plus ou moins considérable, il n'y a encore jamais eu de société humaine sans aucune religion, mais qu'au contraire, même aux époques où de vieilles religions, étayées sur de vénérables traditions, se sont lentement affaissées dans l'indifférence de leurs ressortissants, les besoins religieux de l'âme humaine se faisaient sentir d'une façon latente et la germination religieuse de l'avenir s'opérait, parfois avec plus de force qu'aux époques où la moisson épanouie de la religion triomphante couvrait le sol.

L'expérience historique nous permet encore d'affirmer, que jamais encore on n'est parvenu à détruire des institutions ou des croyances reli-

gieuses enracinées dans une société, quels que fussent d'ailleurs les abus de leurs représentants ou les erreurs de leurs doctrines, à moins de leur substituer d'autres institutions ou d'autres principes, de nature à donner satisfaction aux besoins religieux de l'âme humaine. Les libres penseurs irréligieux qui s'imaginent de nos jours qu'ils en finiront avec l'Église, avec ses traditions irrationnelles, ses pratiques superstitieuses et son despotisme insupportable à l'esprit moderne, en supprimant toute religion et en rayant jusqu'au nom de Dieu des leçons et des livres destinés aux enfants, sont victimes d'une singulière illusion ! Hélas ! nous l'avons déjà vu et nous le verrons encore : les mêmes hommes qui votent naïvement aujourd'hui la suppression de Dieu, retourneront demain à la messe et, aujourd'hui même, peut-être bon nombre d'entre eux continuent à confier l'éducation morale de leurs enfants à ces mêmes prêtres ou à ces mêmes représentants de la tradition orthodoxe, dont ils ne cessent de décréter la suppression nécessaire.

Il faut, en effet, n'avoir rien compris à la nature véritable de la religion, à son essence intime, pour s'imaginer que l'on puisse la supprimer. Elle est au centre de notre vie spiri-

tuelle, même chez ceux qui s'insurgent contre les doctrines traditionnelles au profit desquelles l'Église a prétendu la confisquer. Elle est au fond de toutes les questions morales. Car — nous l'avons déjà constaté, mais il importe de le rappeler ici — la religion est la conscience intime de la relation qui nous unit à l'univers. Suivant que nous ressentons cette relation d'une façon ou de l'autre, le sens de la vie sera différent pour nous. La seule chose que nous ne puissions pas faire, c'est de supprimer cette relation entre l'univers et nous. A moins de vivre d'une vie purement végétative ou animale, en suivant, sans aucune réflexion et sans aucun sentiment de notre responsabilité, les impulsions de nos sens et les appétits de notre organisme, nous ne pouvons pas nous dispenser d'avoir une notion, si vague soit-elle, du but que nous devons poursuivre dans la vie, de sa signification, de sa raison d'être, de la place que nous occupons dans l'univers et des obligations qui en résultent pour nous.

La science ne peut pas répondre à ce besoin religieux de notre être, parce que le domaine où il trouve satisfaction, n'est pas de sa compétence. Les libres-penseurs irréligieux qui veulent substituer la science à la religion dans l'éduca-

tion morale de l'homme, commettent la même confusion que les conservateurs de la tradition religieuse, lorsqu'ils parlent de la faillite de la science. Ils méconnaissent la nature propre de cette science qu'ils exaltent ou qu'ils dénigrent. Il n'y a de science que dans la connaissance méthodique des faits et des événements, en un mot des phénomènes. Elle étudie ce qui est perçu par nos sens ; elle compare, relie, coordonne nos perceptions ; elle les ramène à des catégories générales ; elle en déduit des règles, des lois, dont elle vérifie l'exactitude par l'expérimentation et qu'elle applique ensuite à l'exploitation rationnelle des forces de la nature.

Mais la science en elle-même n'a aucun caractère moral ; nous l'avons déjà constaté. Elle fournit simplement des matériaux à notre jugement et des instruments perfectionnés à notre activité. On peut dire qu'elle contribue à la vie morale. Elle lui apporte un précieux concours ; elle nous apprend à mieux nous connaître nous-mêmes et à mieux connaître cet univers immense et mystérieux au sein duquel nous vivons. Et c'est pour cela qu'il faut lui faire, non seulement une place exclusive dans l'instruction, mais encore une place de premier rang dans l'éducation morale. Mais le jugement

moral que chacun de nous porte, sur les obligations qui résultent pour lui de cette connaissance de lui-même et du monde ambiant, la détermination morale de la relation qui en découle pour lui à l'égard de ce monde et qui décidera de l'orientation de son activité, ne sont pas, ne peuvent pas être du ressort de la science. Elle ne donne pas, elle ne peut pas donner l'énergie vitale, ce que l'on pourrait appeler l'élément dynamique de la vie spirituelle, c'est-à-dire justement ce qui est l'agent actif de notre vie morale.

Nous sommes ici au cœur même de la vie spirituelle, dans le sanctuaire intime de notre être, où la science ne nous dit plus rien. Alors même qu'elle arriverait, par l'analyse patiente, à reconnaître et à disséquer tous les rouages de l'organisme psychique fonctionnant en nous, elle ne nous expliquerait encore que le mécanisme, elle ne nous en donnerait pas le principe. La science parviendra certainement, pour autant qu'elle n'y est pas déjà parvenue, à reconstituer toutes les phases de la formation de n'importe quel être vivant et tous les éléments chimiques entrant dans ses multiples combinaisons. Elle ne peut pas lui donner elle-même la vie, pas plus qu'elle ne peut nous dire en

quoi consiste la vie. La science peut analyser toutes les opérations physiques et chimiques dont l'ensemble assure la transmission d'une dépêche télégraphique. Mais toute la physique et toute la chimie ne nous donneront pas le sens de la dépêche; or, pour la détermination de notre esprit, le sens seul de la dépêche importe.

La science, par elle-même, n'est ni religieuse ni anti-religieuse. Il y a de grands savants qui sont profondément religieux et des imbéciles qui ne sont pas religieux du tout. Il n'y a, je pense, aucun parti pris ni aucun dénigrement systématique, à dire que ceux qui acclament le plus fréquemment la *Science* comme l'ennemie irréconciliable de la religion, sont, en général, des hommes dont la culture scientifique est assez superficielle. Et il n'est pas douteux qu'en transformant en idole une puissance qui réclame d'être honorée dans le recueillement et l'abnégation, ils la dénaturent tout autant que les dévots rabaissent la divinité, en la mettant au service de leurs passions et de leurs rancunes.

*
* *

Que ferons-nous donc ? A quelle solution nous arrêterons-nous? Comment sortirons-nous

de cet effroyable divorce entre l'Église traditionnelle et l'école, entre notre éducation religieuse encore toute pénétrée des notions du passé et notre instruction, toute pénétrée des notions scientifiques modernes inconciliables avec celles du passé ? Il nous faut une religion et nous ne pouvons renier la science.

Il existe une prétendue solution, à laquelle un grand nombre de nos contemporains recourent, sans enthousiasme assurément, par résignation ou par lassitude, faute de mieux et parce qu'après tout, c'est de beaucoup la plus commode. De même que dans les mauvais ménages, où le mari et la femme ne parviennent pas à s'entendre, mais ne veulent cependant pas divorcer à cause des inconvénients du divorce, pour les intérêts de la maison ou pour l'éducation des enfants, les époux se résignent à vivre ensemble sous le même toit, côte à côte, mais aussi séparés que s'ils étaient aux deux extrémités de la terre, et sans qu'il n'y ait plus entre eux aucune communauté morale, de même beaucoup d'hommes de nos jours se résignent à faire deux parts dans leur vie spirituelle, celle de la religion et celle de la culture scientifique, sans se préoccuper en aucune façon de les mettre en harmonie. Ils établissent en quelque sorte deux cases dans

leur cerveau, séparées par une cloison étanche ; dans l'une, ils croient au surnaturel, dans l'autre, ils le nient ; dans l'une, ils font profession de subordonner leur raison à l'autorité d'un directeur de conscience infaillible, pape ou Bible, dans l'autre, ils ont pour règle de ne jamais rien admettre que leur raison condamne et de ne jamais rien faire que leur conscience réprouve. S'agit-il d'une question religieuse ? c'est la première qui fonctionne ; s'agit-il de tout autre sujet ? c'est la seconde. Chez quelques-uns cette dualité de la vie spirituelle est l'effet d'une résolution prise froidement, après réflexion, par scepticisme et par besoin de vivre. Chez la plupart ce n'est que l'effet de la paresse instinctive de l'esprit.

Cette solution-là, le protestantisme libéral la repousse de toutes ses forces. Et non seulement il la repousse. Il la condamne comme immorale et impie. Mieux vaut mille fois un athée honnête et convaincu qu'un de ces croyants à double face, un de ces amphibies de la vie spirituelle, qui renie toujours d'un côté ce qu'il affirme de l'autre. Nous avons peine à comprendre, comment un homme sincère et loyal peut s'accommoder de ce qui n'est, après tout, suivant les circonstances, que de la lâcheté ou de la du-

plicité,— et plus encore à nous expliquer, comment des hommes de cette nature osent reprocher aux chrétiens libéraux, voire même aux révolutionnaires, leurs efforts au moins sincères, pour mettre un terme à une situation aussi fâcheuse et aussi répugnante. Il n'y a pas, à nos yeux, de pires blasphémateurs de la religion que ces sadducéens qui, d'âge en âge, clouent au pilori quiconque recherche avant tout la sincérité morale.

Le protestantisme libéral pense qu'il y a une autre solution du conflit qui fait si cruellement souffrir la société moderne. Il considère comme sa mission de dénoncer sans cesse la funeste confusion de la religion avec un ensemble de doctrines, de pratiques et de rites, que la raison et la conscience ne peuvent plus accepter, — d'instruire nos contemporains des résultats acquis par la science religieuse, par l'étude sérieuse et respectueuse, mais entièrement libre, des origines et de l'évolution du christianisme, par l'histoire des religions de l'humanité ; — de faire appel à l'expérience humaine, religieuse et morale, pour leur apprendre que la religion est indépendante des formes qu'elle a revêtues dans

le passé, qu'elle ne s'épuise pas dans les dogmes, qui n'en sont que des expressions temporaires, adaptées à la civilisation du passé, ni dans les rites qui n'en sont que des applications éphémères, toujours révisibles et perfectibles ; — de faire ressortir la nécessité de la religion dans la vie individuelle et sociale, de montrer que cette religion ne peut être efficace qu'à la condition d'être sincère et d'inspirer la vie morale entière.

La mission du protestantisme libéral moderne est de s'adresser aux hommes de toute condition, de toute race, de toute confession, aussi bien aux catholiques de naissance qu'aux protestants ou aux israélites, à tous ceux que le divorce entre leur religion traditionnelle et leurs convictions intellectuelles modernes tourmente, pour leur proposer une religion, admissible pour la raison, éprouvée par l'expérience, répondant aux besoins de la conscience et du cœur dans une société de haute culture, — une religion capable de leur donner les énergies morales et affectives qui sont les agents nécessaires de la vie spirituelle ; — une religion qui conserve ce qu'il y a de meilleur, de plus efficace, de plus bienfaisant dans l'expérience séculaire de l'humanité, sans exiger aucune mutilation de l'intelligence et sans condamner

ses adeptes à la duplicité morale ; — une religion qui soit à la fois fille de la tradition, puisqu'elle s'attache avant tout à l'Évangile du Christ, et inspiratrice d'un progrès continu, parce que cet Évangile n'est pas pour elle une révélation close une fois pour toutes, mais une puissance de vie, le principe d'une évolution organique, destiné à s'épanouir toujours plus largement, à se ramifier, à s'étendre et à s'adapter sans cesse aux conditions nouvelles et aux besoins nouveaux de la civilisation ; — une religion qui soit une autorité intérieure, le levain de la régénération individuelle, et qui soit, par cela même, un ferment toujours actif de régénération sociale, puisqu'elle vise à l'établissement du règne de Dieu sur la terre, par le triomphe de la justice sur l'iniquité, de la bonté sur l'égoïsme, de la liberté spirituelle sur les servitudes du péché individuel ou social ; — une religion, enfin, d'une forte et saine piété qui apporte à l'homme la sérénité, la paix de l'âme, la résignation et la consolation dans les inévitables douleurs de la vie terrestre, l'espérance de la vie éternelle, couronnement nécessaire de notre misérable existence d'ici-bas[1].

[1] Quoique la disposition de ces études n'ait pas permis de consacrer un paragraphe spécial à ce sujet,

Cette religion, le protestantisme libéral la résume avec le Christ dans le double commandement : « Tu aimeras Dieu de toute ton âme et ton prochain comme toi-même. » Et avec le Christ il professe que ces deux commandements n'en font qu'un : aimer Dieu en l'homme et l'homme en Dieu. L'amour de Dieu, en effet, se manifeste non-seulement par la soumission, surtout passive, à l'ordre divin qui est la loi de l'univers, mais non moins par la soumission active à l'ordre divin qui est la loi morale, c'est-à-dire par l'accomplissement joyeux et

il importe de prévenir tout malentendu, en déclarant ici que la foi aux destinées éternelles de l'homme est un élément capital du protestantisme libéral. Mais autant il garde fermement l'espérance chrétienne et généralement humaine en la vie après la mort, autant il est convaincu que, sans la vie future, l'existence d'ici-bas n'est plus qu'une sinistre comédie, dépourvue de raison d'être et de sanction, autant la vie éternelle lui apparaît comme le couronnement nécessaire de l'existence terrestre, puisque celle-ci n'aurait plus de caractère moral si tout est fini pour nous à la mort, — autant aussi le protestantisme libéral estime qu'il faut être réservé sur ce chapitre, ne pas prétendre disserter sur ce qui, par sa nature même, échappe à toute connaissance positive de notre part, et se borner à énoncer le principe, conforme à la loi de la nature, que rien ne se perd ni ne s'anéantit, sans se risquer à en déterminer les modes d'application.

complet de toutes nos obligations envers le prochain, dans la famille, dans la patrie, dans toutes nos relations sociales, dans l'humanité.

Malheureusement les hommes ont été constamment disposés à les séparer, jusqu'à oublier l'un au profit de l'autre. Combien de chrétiens, et des plus désintéressés, ont à tel point concentré toute leur vie religieuse, toute leur piété, sur l'adoration de Dieu, le service de Dieu, la communion avec Dieu, qu'ils ont perdu de vue le prochain, de sorte que leur piété même les a éloignés de l'humanité ! Combien de nos contemporains, au contraire, sont à tel point dominés par l'amour du prochain et par le sentiment de la solidarité humaine, qu'ils ne savent plus adorer Dieu ni reconnaître que l'amour de Dieu est le seul principe vraiment légitime de l'amour de l'humanité !

Cette religion de l'humanité, qui est aujourd'hui le refuge de beaucoup de nobles esprits dans le désarroi religieux de notre époque, est plus chrétienne que beaucoup de ses adhérents ne le pensent. N'est-elle pas purement et simplement la mise en pratique du commandement : Tu aimeras ton prochain comme toi-même ? Mais elle n'est qu'un christianisme incomplet et qui ne se suffit pas à lui-même,

parce qu'elle supprime l'autre face de la vie morale et qu'ainsi elle la mutile. Il est très juste de faire appel à la solidarité ; nous avons suffisamment insisté sur son action capitale dans la vie morale de l'individu et de la société. Mais, quand on prétend fonder toute la vie morale sur la conscience de la dette que nous avons envers l'humanité, on oublie que cette dette ne constitue en aucune façon une obligation morale. Nous devons tout au travail des générations antérieures et nous sommes pris dans l'engrenage, toujours plus compliqué, de la solidarité sociale présente. C'est vrai ; mais les générations antérieures n'ont pas travaillé à notre intention et de nos jours chaque individu, en remplissant sa fonction sociale, ne travaille pas pour me rendre service, mais pour satisfaire à ses propres besoins. A l'égard de nos contemporains la solidarité se réduit à une simple division du travail. A l'égard du passé nous ne sommes tenus à aucune reconnaissance. Nous ne bénéficions de son œuvre que par le fait, indépendant de sa volonté, que, dans l'enchaînement universel des causes et des effets, nous sommes nés en cette partie de l'espace et du temps. Les autres hommes sont nos égaux ; nous leur devons comme ils nous

doivent. Il y a entre nous et eux simple échange de services. Ce n'est pas sur cette seule base que l'on peut fonder la vie morale.

Elle ne trouve son assise solide que dans le sentiment de notre dépendance absolue à l'égard de l'ordre universel. Nous lui devons tout. Il ne nous doit rien. Là est le fondement de la religion et de la morale, indissolublement associées dans les profondeurs de l'âme humaine; là est le principe de l'obligation morale, la source de l'énergie, la puissance de résignation bienfaisante et d'activité joyeuse et confiante. Les races les plus nobles et les plus fortes ont été celles qui ont le plus vivement ressenti cette assurance intérieure. Avec l'Évangile il nous faut *aimer Dieu en l'homme et l'homme en Dieu*.

*
* *

Il est bon de rester sur cette parole. Mieux qu'aucune autre elle résume la pensée et la foi du protestantisme libéral. A ceux qui réclament une définition, même pour des principes moraux qui sont essentiellement esprit et vie et qui ne se laissent pas emprisonner dans une formule, — à ceux qui, peu familiarisés avec les débats de l'ordre théologique ou religieux,

désirent une parole simple et brève, en laquelle se condense notre conception de la religion et de la morale, — à ceux qui, fidèles encore aux habitudes séculaires, demandent à chacun sa confession de foi, nous n'avons pas autre chose à répondre. La profession de foi du protestantisme libéral — ou du christianisme libéral, car les deux dénominations se confondent — tient tout entière en ce précepte unique : *tu aimeras le Seigneur ton Dieu de toute ton âme et ton prochain comme toi-même.*

Les protestants libéraux ont conscience d'être ici au cœur même du christianisme originel et authentique, en communion spirituelle, profonde et vivante, avec le Christ, puisque c'est Jésus lui-même qui a résumé la Loi et les Prophètes, c'est-à-dire la règle de vie et le principe de l'inspiration morale, en ce commandement suprême. Ils ont conscience, également, d'être en communion spirituelle avec les maîtres de la vie religieuse et morale du passé et avec la légion de ceux qui ont passé sur cette terre, humbles et inconnus, mais qui, à travers les doctrines ou les rites de leur temps, ont pénétré jusqu'au sanctuaire intime de l'Évangile, avec ceux qui ont vraiment aimé Dieu tel qu'ils le connaissaient, la vie divine

telle qu'ils la comprenaient, l'humanité telle qu'elle se présentait à eux dans les conditions de leur temps. Leurs dogmes, leurs doctrines métaphysiques, leurs rites, leurs sacrements, leurs règlements ecclésiastiques ont été divers; la poussière de l'histoire est faite de tous les débris de ces institutions et de ces théologies qui les ont si profondément divisés. Tous ont été d'accord dans la profession de l'Évangile moral. Il est l'unité supérieure qui relie, à travers le temps et l'espace, toutes les âmes pures et saintes, tous ceux qui ont lutté contre le mal et aspiré à une vie meilleure.

Les protestants libéraux ont l'assurance qu'aujourd'hui même, dans notre société si troublée par le problème religieux, dans les confessions ecclésiastiques les plus diverses et sous les étiquettes les plus variées, parmi les catholiques demeurant religieux, mais qui ne peuvent plus ni croire, ni pratiquer avec leur église, parmi les protestants encore rattachés officiellement à des confessions dogmatiques traditionnelles, mais qui n'ont plus pour le dogme que des hommages muets, parmi les libres penseurs définitivement éloignés de toute église traditionnelle, mais qui ressentent douloureusement pour eux et pour la société l'absence d'une édu-

cation religieuse satisfaisante, il y a un très grand nombre de leurs frères qui sont au fond d'accord avec eux et avec lesquels ils peuvent communier en esprit. Le nombre des communautés ecclésiastiques sur lesquelles flotte l'étendard du protestantisme libéral est restreint. Le diocèse où souffle l'esprit du protestantisme ou du christianisme libéral, couvre le monde.

Que font les prédicateurs ou les moralistes, toutes les fois qu'il s'agit d'appeler à la vie religieuse les masses démocratiques devenues étrangères à la religion ? Leur enseignent-ils les dogmes des conciles ou les miracles de la Bible ou encore la nécessité de faire son salut par les sacrements ? Non, ils leur présentent l'Évangile tout moral, tel que l'enseigne le christianisme libéral, l'Évangile de Jésus, non celui de Paul ou de Jean, de Calvin ou de Bossuet. Même les missionnaires des églises traditionnelles rendent hommage ainsi à la conception moderne du Christianisme, en reconnaissant qu'elle seule est de nature à agir sur les esprits qui ne sont pas inféodés à une église traditionnelle. Combien y a-t-il aujourd'hui de prétendus orthodoxes qui enseignent le libéralisme !

Que les uns aient le courage de reconnaître franchement qu'ils ne sont plus orthodoxes, qu'ils ne sont plus catholiques ni protestants dogmatiques. C'est un devoir de sincérité, de loyauté. Qu'ils ne continuent pas à rendre un hommage purement extérieur à des institutions ou à des idées dont ils se sont détachés ! Qu'ils aient le courage de faire l'éducation de leur entourage et la sagesse de se grouper en associations religieuses libérales, seule garantie pour eux et pour les leurs d'une libération définitive.

Que les autres aient le courage, non moins nécessaire, de ne pas s'isoler dans leur attitude purement négative à l'égard des sociétés religieuses. Qu'ils comprennent la nécessité de faire donner à leurs enfants une éducation à la fois religieuse et moderne. Qu'ils prennent davantage conscience de leur devoir de résoudre le problème religieux pour eux-mêmes et pour ceux qu'ils ont mission d'instruire. Ce qui manque aux uns, c'est le courage d'avouer leur libéralisme. Ce qui manque aux autres, c'est le courage de mettre en lumière le caractère religieux de leur conception de la vie.

Le protestantisme libéral a confiance dans l'avenir. Il voit peu à peu se répandre ses idées et ses principes dans les églises protestantes

traditionnelles, parfois même dans des églises catholiques. Il croit à la réconciliation d'une partie de la démocratie socialiste ou radicale actuelle avec une religion, définitivement émancipée des notions dogmatiques ou sacramentelles du passé. Et il salue, de toute son espérance, un avenir où les dogmes, les sacrements, les rites qui ont sans cesse divisé les hommes, auront disparu de la société religieuse et où la religion toute morale, d'amour pour Dieu et pour le prochain, sera l'unité spirituelle bénie, entre tous les hommes de bonne volonté, dans la lutte contre le péché, contre l'égoïsme et contre l'iniquité, la véritable catholicité morale de l'humanité.

---

# TABLE DES MATIÈRES

ALENÇON. — IMPRIMERIE VEUVE FÉLIX GUY ET C^ie^

512328

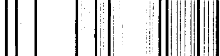
Reville
Le Protestantisme
liberal ...

MAY 4

Dr Sweet

~~[illegible]~~




UNIVERSITY OF CHICAGO
44 889 096